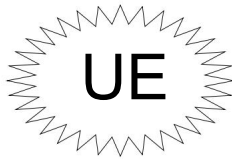


DIALOGUES DE PAIX
Poètes contemporains en
dialogue avec les
classiques hispaniques

Essai de
Giovanni Campisi



Edizioni Universum

Les droits de traduction, de stockage électronique, de reproduction et d'adaptation, intégrale ou partielle, par quelque moyen que ce soit (y compris microfilm et photocopie), sont réservés pour tous les pays. L'éditeur peut autoriser la reproduction d'un extrait ne dépassant pas un dixième du présent volume. Les demandes de reproduction doivent être adressées à Edizioni Universum, Via Italia 6, Capri Leone (ME) 98070, Italie, Union européenne.

Courriel : edizioni.universum@hotmail.it Tél. : +39 331 844 4673

1re ÉDITION : avril 2026

Auteur : Giovanni Campisi

Titre : DIALOGUES POUR LA PAIX

Sous-titre : Poètes contemporains

En conversation avec les classiques hispaniques

Commentaire de Patricia Mónica Vena

En couverture : « Là où tombent les bombes,

L'art construit des ponts vers l'espoir.

Tableau de Giovanni Campisi

Impression numérique

Copyright © 2026 par Edizioni Universum Siège

juridique : Via Giovanni Pedrotti 2 – 38121 Trento

Siège administratif : Via Italia 6 – 98070 Capri Leone (ME)

Courriel : edizioni.universum@hotmail.it Tél. : +39 331 844 4673

Site web : eduniversum.altervista.org

Propriété littéraire réservée – Imprimé en Italie

Préface

Ce volume découle d'une conviction profonde : la poésie, à toutes ses époques, est un territoire où l'humanité se reconnaît, se questionne et s'accepte. Les voix contemporaines réunies ici — venant d'Espagne, d'Amérique latine, d'Israël, d'Italie, d'Autriche et d'autres horizons culturels— Ils engagent un dialogue avec les grands auteurs de la tradition hispanique, non pas pour les imiter, mais pour poursuivre une conversation qui n'a jamais cessé de résonner : la conversation sur la paix, la dignité, la mémoire et l'espoir.

Chaque analyse comparative de ce livre est un pont. Un pont entre les époques, entre les sensibilités, entre les blessures et les aspirations. Les poètes d'aujourd'hui écrivent depuis un monde en pleine tourmente.

À travers les guerres, les exils, les inégalités et les pertes, les classiques ont émergé de leurs propres abîmes historiques et spirituels. Mais ils partagent tous le même élan : transformer la douleur en mots, les mots en conscience, et la conscience en un acte d'humanité.

Dans ces pages, la paix n'apparaît ni comme un concept abstrait ni comme un idéal lointain. Elle se révèle comme une tâche intime, éthique et quotidienne. Pour certains auteurs, la paix est un héritage ; pour d'autres, une blessure.

qui saigne encore ; pour d'autres, une fleur qui s'obstine à s'épanouir même sous la rosée glacée de la souffrance. Les classiques hispaniques — Machado, Quevedo, Bécquer, Lugones, Maragall, Vallejo — ne sont pas des figures de musée : ce sont des interlocuteurs vivants qui éclairent, questionnent et enrichissent la lecture des poètes contemporains.

Ce livre propose donc une double lecture : regarder le présent à travers le prisme du passé et regarder le passé avec la sensibilité du présent. De ce croisement de perspectives émerge une vérité lumineuse : la poésie est un acte de résistance, un refuge, une boussole morale. Et surtout, un espace où personne ne devrait être laissé pour compte.

Puisse ces pages inviter le lecteur à écouter les voix qui s'y trouvent, à y reconnaître son propre écho et à découvrir que, même dans les heures les plus sombres, la Parole demeure un lieu où la paix peut naître.

Car la paix, comme la poésie, est un dialogue. Et ce livre est une invitation à y participer.

G. Campisi

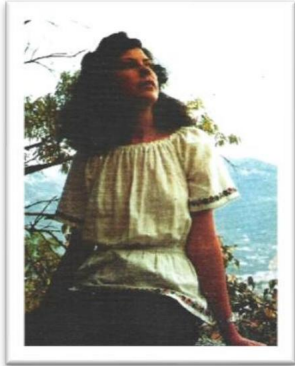
Dialogues pour la paix :
Poètes contemporains
en conversation
avec les classiques hispaniques



À ma chère épouse Renza Agnelli, poétesse, écrivaine et essayiste,
qui a consacré sa vie à l'enseignement et à la culture de la paix à
travers ses innombrables œuvres littéraires.

PERSONNE NE DEVRAIT ÊTRE LAISSÉ POUR COMPTE

Renza Agnelli



Le cœur lourd de chagrin, je quitte
ce monde blessé par les guerres, où les pleurs
du peuple se mêlent au vent et où
l'espoir s'accroche aux
étoiles.

Là où mon âme reposera, je prierai pour une
paix sans limites, pour ceux qui ont lu mes œuvres
littéraires et pour ceux qui les découvriront
dans les temps à venir.

Je serai une mère pour
chacun, comme je l'ai été pour mes
élèves, qui portent encore dans
leur cœur les graines d'amour, de solidarité et de respect
que nous avons cultivées ensemble.

Ma croyance est simple et éternelle :

Personne ne doit être laissé pour compte.

Chaque être humain mérite sa lumière,
leur opportunité, leur chemin.

Rocca di Capri Leone, 6 juin 2025

Renza Agnelli , enseignante, poétesse, écrivaine et essayiste
Figure culturelle de grand prestige, elle était animée d'une forte
vocation pour l'enseignement et l'écriture, deux voies qui se sont
toujours déroulées en parfaite harmonie tout au long de sa vie. Dès
son enfance, elle fit preuve d'un talent précoce pour la poésie et, à
seize ans, elle surprit le monde littéraire par une analyse approfondie
de plus de trois cents pages sur les événements entourant la mort
du président américain John Fitzgerald Kennedy.

Tout au long de sa carrière, elle a créé plus de cinq cents œuvres,
dont des récits, des essais et de la poésie, s'imposant ainsi comme
une auteure prolifique et polyvalente.

Son dernier ouvrage narratif, Le Portrait de Lady Jane, parut en
août, publié peu après sa mort, comme un ultime témoignage d'une
vie entièrement consacrée à la parole.

« La paix comme héritage et comme mission :

Renza Agnelli en dialogue

avec Antonio Machado

Dans * No One Should Be Left Behind*, la poésie de Renza Agnelli se présente comme un testament spirituel, un ultime geste d'amour envers le monde qu'elle quitte. Dès le premier vers – « Le cœur lourd de chagrin, / Je quitte ce monde blessé par les guerres » – l'auteure place sa voix sur un seuil : elle parle d'adieu, mais aussi de continuité. Son regard embrasse la terre dévastée, les larmes du peuple, l'espoir qui s'accroche aux étoiles. Et pourtant, au milieu de cette douleur, ses mots ne s'aigrissent pas : ils deviennent maternels.

Renza se déclare « mère de tous », comme elle l'était pour ses élèves, et transforme la poésie en un acte de bienveillance, un semence d'amour, de solidarité et de respect.

Cette dimension éthique et affective trouve un profond écho dans l'œuvre d' Antonio Machado, l'un des grands classiques de la poésie espagnole. Machado, notamment dans *Campos de Castilla*, contemple lui aussi un monde blessé – blessé par l'injustice, la pauvreté et la violence – et y répond par un mélange de douleur et d'espoir. Sa poésie n'est pas une simple contemplation : elle est un engagement moral. Dans des poèmes comme *El mañana efímero* (L'Éphémère Demain) ou *A un olmo seco* (À un orme sec), l'espoir devient un acte de résistance.

dans un geste de foi en la dignité humaine, même quand tout semble perdu.

L'affinité entre les deux poètes est évidente.

Renza Agnelli, à l'instar de Machado, conçoit la paix non comme un état abstrait, mais comme une quête humaine intérieure : « Marchons vers la paix / d'abord dans l'âme. » Machado aurait reconnu dans ces vers sa propre conviction que la transformation du monde commence par la transformation du cœur. Les deux poètes conçoivent la paix comme un chemin éthique et intime qui s'étend ensuite à la communauté.

Pourtant, la différence entre eux est révélatrice. Machado écrit depuis la terre, depuis le paysage castillan, depuis l'histoire collective de l'Espagne. Sa voix est celle d'un vagabond qui observe, réfléchit et dénonce. Renza Agnelli, quant à elle, écrit depuis un lieu liminal, presque transcendant : elle parle d'adieu, consciente que son âme reposera dans un autre monde. Son poème prend la forme d'une bénédiction, d'un legs adressé à ceux qui l'ont lu et à ceux qui le liront.

Où que Machado aille, Renza l'accompagne ; où qu'il observe le monde, elle l'enlace.

Et pourtant, tous deux partagent un socle éthique indéniable : l'idée que nul ne doit être laissé pour compte. Machado l'exprime dans sa défense des humbles, des oubliés, de ceux qui souffrent en silence. Renza la formule comme un credo : « Mon credo est simple et éternel : / nul ne doit être laissé pour compte. » Cette phrase aurait pu être écrite par Machado.

dont la poésie a toujours cherché à donner la parole à ceux qui ne l'avaient pas.

Il existe également une affinité dans la manière dont les deux poètes conçoivent l'espoir. Machado le trouve dans le jeune plant vert de l'orme desséché ; Renza dans l'étoile à laquelle s'accroche l'espoir, dans la prière qu'il promet d'offrir « pour une paix sans limites ». Chez l'un comme chez l'autre, l'espoir n'est pas naïf : c'est un acte de volonté, un engagement envers la vie même lorsque celle-ci est douloureuse.

Ainsi, « Personne ne devrait être laissé pour compte » peut être perçu comme un prolongement contemporain de l'élan de Machado : la poésie comme responsabilité morale, comme un geste d'amour envers l'humanité, comme une lueur d'espoir dans un monde blessé. Renza Agnelli, de sa voix maternelle et lumineuse, s'inscrit dans cette tradition et la transforme en un héritage intime, adressé à tous, sans exception.

Ces deux poètes, chacun issu de son époque et imprégné de sa propre sensibilité, nous rappellent que la paix n'est pas un simple souhait : c'est une mission. Une mission qui prend racine dans l'âme et rayonne dans le monde. Une mission qui, à l'instar de la poésie, ne laisse personne de côté.

G. Campisi

Fermez les yeux et rêvez
que le ciel chaud se teinte du reflet bleu de la mer.
Ferme les yeux et rêve que le vert qui réside en toi est l'espoir.
Ferme les yeux et rêve que les rouges carmin sont la vie et non la douleur.

GUERRE ET PAIX

María del Carmen Aranda

Et mes mots, imprégnés du sang
des morts, se fondent les uns dans les autres.
Et mon esprit se vide à
l'écoute des cris étouffés d'« enfants
perdus, privés
d'amour ».
Et mes entrailles se tordent
En voyant ces sourires hypocrites,
j'ai l'impression d'être poignardé par des
coups d'acide, comme si un
corbeau me vidait de mes entrailles.
regards impurs et
pernicieux,
vêtus de tissus fins
de dépravation.
Et mes mots m'étouffent et se
fondent les uns dans les
autres, battus par le sang des
morts qui continuent de vivre.
Les morts errent

nu,
cherche à s'impliquer

en raison de sa douce couleur
d'amour.

María del Carmen Aranda, écrivaine et poétesse madrilène, est vice-présidente de l'Académie nord-américaine de littérature internationale moderne (ANLMI) et membre honoraire de l'ONG « Un autre monde est possible ». Elle est membre de plusieurs institutions, dont l'Académie internationale des sciences, des technologies, de l'éducation et des lettres de Valence et l'Académie des lettres et des arts de Guinée-Bissau, et déléguée aux relations nationales et internationales de l'Association des écrivains de Madrid (AEM). Elle est ambassadrice de la paix pour le Cercle des ambassadeurs, basé à Paris et à Genève. Ses œuvres, telles que **Flores entre Escombros** (Fleurs parmi les décombres), **Las Ventanas del Mundo** (Les fenêtres du monde), **Susurros al Aire** (Murmures dans l'air) et **La Quinta Clave** (La cinquième clé), lui ont valu une reconnaissance particulière de la part de diverses organisations en Amérique latine, aux États-Unis et en Espagne.

Parmi ses projets figurent la traduction audio pour l'Organisation nationale espagnole des aveugles (ONCE) et l'étude et l'analyse de son livre **Flores entre Escombros** (Fleurs parmi les décombres) à l'Université Baylor au Texas (États-Unis). Il a écrit des prologues et contribué à plus de vingt anthologies, et a donné des conférences à l'Université nationale Federico Villarreal de Lima (UNFV) sur la littérature non censurée. Il a participé à des tables rondes à l'Ateneo de Madrid, à la Bibliothèque publique du Retiro et dans d'autres lieux à travers l'Espagne. En mai 2023, il a participé à une table ronde au siège des Nations Unies (États-Unis), où il a présenté une intervention sur l'importance de la langue espagnole comme lien culturel dans l'éducation.

María del Carmen Aranda et Francisco par Quevedo : deux perspectives madrilènes vers la blessure du monde

Lire **Guerre et Paix** de María del Carmen Aranda , c'est pénétrer dans un territoire où les mots se brisent, suffocent et se mêlent au sang des morts. La poétesse écrit d'un frisson intérieur qui ne cherche pas à embellir la tragédie, mais plutôt à la montrer telle qu'elle est ressentie : dure, blessante, presque insoutenable. Sa voix ne décrit pas la guerre : elle la subit. Elle n'observe pas la douleur : elle l'incarne. Chaque vers est un battement de cœur sombre, un souffle rauque, une tentative de nommer l'innommable.

Cette intensité émotionnelle, cette crudité sans filtre, trouvent un écho surprenant dans l'œuvre de Francisco de Quevedo, l'un des grands écrivains du Siècle d'or madrilène. Quevedo, dans ses poèmes les plus profonds... celles de la mort, de la corruption, de l'hypocrisie humaine — Elle écrit aussi sous l'effet d'un tremblement intérieur. Son regard est Féroce, lucide, implacable : elle perçoit la pourriture morale dissimulée derrière les sourires, le mensonge derrière les gestes, la violence cachée dans le quotidien. Aranda, d'une autre époque et d'une autre sensibilité, fait quelque chose de très similaire : elle expose l'hypocrisie, pointe du doigt les regards impurs, dénonce les sourires qui masquent la dépravation.

Les deux poètes partagent une capacité singulière à transformer la douleur en images physiques. Chez Aranda, le corbeau picorant l'intérieur est une métaphore saisissante, presque tactile, de l'angoisse émotionnelle. Chez Quevedo, la mort et

La corruption se manifeste aussi dans les corps, les odeurs et les blessures. Les deux auteurs écrivent avec un réalisme viscéral qui n'hésite pas à montrer la dureté du monde.

Mais il y a quelque chose de plus profond qui les unit : la conscience que les mots se brisent face à l'horreur. Aranda le dit explicitement : ses mots se dissolvent, ils le noient, ils se mêlent au sang des morts.

Quevedo, dans nombre de ses poèmes les plus sombres, déploie également une langue qui vacille, qui s'essouffle face à la certitude de la mort et à la misère humaine. Tous deux savent que le langage est impuissant lorsque la réalité est trop douloureuse.

Et pourtant, au cœur de ces ténèbres, un geste d'humanité surgit. Aranda imagine les « morts errant nus » en quête de la couleur de l'amour.

Quevedo, même dans sa vision la plus amère, reconnaît que l'humanité aspire toujours à la lumière, à la beauté et au réconfort. Les deux poètes, chacun à sa manière, laissent une brèche par laquelle l'espoir peut pénétrer, si ténu, si fragile soit-il.

Ainsi, placés face à face, María del Carmen Aranda et Francisco de Quevedo semblent dialoguer depuis deux Madriids distincts – l'un contemporain, l'autre baroque – mais avec la même sensibilité : la certitude que la guerre, la violence et l'hypocrisie ne sont pas de simples faits historiques, mais des blessures qui transpercent l'âme humaine. Et que la poésie, même lorsqu'elle étouffe, même lorsqu'elle brise, demeure le lieu où ces blessures peuvent être nommées.

G. Campisi

LA FLEUR DE LA PAIX

María Cristina Azcona

Elle ouvre ses pétales de velours
Alors qu'elle est recouverte de rosée glacée
Fait de larmes qui forment une rivière,
De ceux qui souffrent sans consolation.

Rosa, l'éclat s'estompe déjà, le froid s'estompe.
Sa couleur sous un ciel bleu.
Pas même la douleur, la peur ou la souffrance
Ils survivent grâce à son arôme pieux.

Il veut nous offrir la paix sous un soleil d'or,
Émeraude le calice, le visage de soie...
Avoir le sentiment que le monde a enfin changé...

Une fleur qui nous donne son fruit, généreuse...
Il devrait pousser dans cette prairie !
Au lieu de la mort abjecte et de la guerre haineuse !

María Cristina Azcona - Poétesse et écrivaine bilingue de renommée internationale, psychologue de l'éducation et psychothérapeute, fondatrice et présidente de l'Organisation mondiale pour la paix www.wwpo.org, 11 livres publiés.

María Cristina Azcona et Leopoldo Lugones : deux façons argentines imaginer la paix et la lumière

« La Fleur de la Paix » de María Cristina Azcona est un poème qui se déploie comme la fleur qu'il décrit : avec douceur, une lueur intime et un profond désir de transformer la douleur en espoir. La poétesse construit une image centrale – la fleur – qui symbolise le réconfort, la renaissance et l'harmonie. Ses vers sont emplis de couleurs, de textures, de sensations tactiles et lumineuses : pétales de velours, rosée glacée, ciel céleste, calice d'émeraude. La paix, dans sa vision, n'est pas une abstraction : c'est une présence vivante, presque palpable, qui se déploie dans la nature.

une promesse.

Cette manière d'explorer le symbolisme et la lumière trouve un profond écho dans l'œuvre de Leopoldo Lugones, l'un des plus grands poètes argentins du début du XXe siècle. Lugones, notamment dans **Lunario sentimental** et ses poèmes plus lyriques, utilise lui aussi la nature comme un théâtre où se manifestent les forces spirituelles : la lune, les étoiles, les couleurs, les reflets métalliques ou célestes. Sa poésie en est imprégnée.

Des images qui cherchent à élever le regard du lecteur vers un plan plus élevé, plus pur, plus idéal.

À Azcona, la fleur est un emblème de paix qui triomphe de la peur, de la douleur et de la souffrance. À Lugones, la lumière – lunaire, solaire ou stellaire – apparaît également comme une force purificatrice, ordonnée et révélatrice. Les deux poètes partagent la conviction que la beauté de la nature peut devenir un chemin vers l'harmonie intérieure.

Mais un autre élément les unit : la musicalité du vers. Azcona écrit avec un rythme classique, des rimes consonantes, une cadence qui rappelle les sonnets traditionnels. Lugones, plus expérimental, a lui aussi cultivé la forme classique avec une maîtrise sonore qui a marqué toute une génération. Tous deux comprennent que la paix – à l'instar de la poésie – requiert ordre, structure et harmonie intérieure.

Cependant, leur plus profonde affinité réside dans leur perspective éthique. Azcona ne se limite pas à lui-même. Pour décrire une fleur : elle la transforme en un appel.

Le poème s'achève sur un souhait clair : que cette fleur pousse dans la prairie au lieu de la guerre et de la mort.

Lugones, bien que plus ambigu dans sa relation à la politique et à l'histoire, a également écrit des poèmes où la nature et la beauté servent de refuge contre la violence du monde moderne.

Dans certains cas, la poésie devient un espace de résistance spirituelle.

Ainsi, placées face à face, María Cristina Azcona et Leopoldo Lugones semblent converser à partir de deux moments différents de la littérature.

Argentins, mais partageant une même sensibilité : la conviction que la lumière, la beauté et la nature peuvent offrir un chemin vers la paix. Et que la poésie, lorsqu'elle est écrite avec sincérité, peut devenir une fleur qui illumine même les heures les plus sombres.

G. Campisi

TANDIS QUE LES ÉPÉES ROUILLENT

Antonia María Carrascal

Tout cela est dû à l'or luxueux : il n'y avait pas de guerres
lorsqu'une coupe en bois de hêtre servait de cadre au
banquet. ALBIO TIBULUS (54-19 av. J.-C.)

Lorsque j'apprends aux enfants à apprécier les
trésors de leur environnement : les plantes
et les arbres, les animaux et
les autres êtres humains ; lorsque je garde
ma ville, ma maison, ma conscience pures, et
que je ne jette pas les vêtements — jusqu'à ce que
je constate leur détérioration — ni que je maintienne
la maison à une température si élevée qu'il
devienne nécessaire d'enlever les couches
de vêtements, je ressens la paix avec moi-même.

Lorsque je paie mes impôts pour
que nous puissions tous profiter
des avantages que la société nous accorde,
lorsque je jette les déchets là où ils doivent être et que
j'évite de profaner la terre et
les eaux, lorsque je n'utilise les moyens de
transport que pour chercher l'essentiel et que mes
pas ne peuvent
atteindre, je trouve la paix intérieure.

Lorsque je vois la pluie tomber à point
nommé sur les champs et
que je comprends que les forêts protègent
et apportent des solutions aux besoins
dont les êtres humains peuvent souffrir,
je me sens en paix, heureux et chanceux.

Je ne veux pas de la paix qui suit le
génocide de la guerre, et je ne la trouve
pas non plus sous les maisons incendiées.
Que les forêts et les vignobles des champs soient les prochaines
armées, et pendant que les épées
rouillent, sculptons des coupes en bois pour le vin.

Antonia María Carrascal, auteure née à Séville et résidant à Carmona, est membre de l'Ateneo de Sevilla, du Centro Andaluz de las Letras (CAL), de l'Asociación Colegial de Escritores (ACE) et de l'Asociación Andaluza de Escritores y Críticos Literarios « Críticos del Sur » (AAEC). Auteure de livres de poésie (pour adultes et enfants), de nouvelles et d'un roman pour jeunes adultes, elle a reçu de nombreux prix, dont une mention honorable au Prix Ricardo Molina de la Ville de Cordoue. Antonia María Carrascal figure également dans de nombreuses anthologies et contribue à diverses publications littéraires. Le Centre national pour l'innovation et la recherche pédagogiques, sous l'égide du ministère de l'Éducation, de la Culture et du Sport du gouvernement espagnol, cite l'article d' [Antonia María Carrascal](#) « Perito en lunas no es el primer libro de un poeta cabrero » (Expert en lunes n'est pas le premier livre d'un poète berger) parmi ses ressources pédagogiques sur Miguel Hernández .

Antonia María Carrascal et Gustavo Adolfo Bécquer : Deux voix sévillanes qui recherchent la paix à travers l'intimité

Lire * Tandis que les épées rouillent *, c'est pénétrer en territoire où la paix n'est pas présentée comme un accord diplomatique ou un idéal abstrait, mais comme un mode de vie. Antonia María Carrascal

Elle construit son poème à partir de gestes du quotidien : apprendre aux enfants à apprécier la nature, maintenir la propreté de la ville, n'utiliser que le nécessaire, respecter la terre et l'eau, comprendre le cycle de la pluie et des forêts. Pour elle, la paix naît d'une éthique personnelle, d'une relation harmonieuse avec l'environnement et avec autrui. C'est une paix qui se vit, non qui se proclame.

Cette perspective intime, presque domestique, trouve un profond écho dans l'œuvre de Gustavo Adolfo Bécquer, le grand poète sévillan du romantisme.

Bien que Bécquer n'écrive pas sur la paix en termes sociaux ou écologiques, il partage avec Carrascal la conviction que l'essentiel se trouve dans le petit, dans le silencieux, dans ce qui naît de l'intérieur.

Ses rimes sont empreintes de cette quête de sérénité, de pureté, d'un équilibre qui ne peut être atteint que lorsque l'âme se réconcilie avec elle-même.

Chez Carrascal, la paix se construit par la purification de la conscience, le respect de la nature et une vie empreinte de modération. Chez Bécquer, elle apparaît comme un état spirituel atteint lorsque le cœur cesse de lutter contre lui-même. Ces deux poètes, issus de mondes différents, s'accordent à dire que la véritable harmonie ne s'impose pas de l'extérieur : elle se cultive de l'intérieur.

Il existe aussi un point de convergence particulièrement beau : le rapport à la nature, à la fois refuge et maître. Carrascal perçoit dans la pluie, les forêts, les champs, une source d'équilibre et de sens. Bécquer, dans ses légendes et ses poèmes, métamorphose lui aussi la nature en un espace de révélation : forêts, ruines, rivières et ciels nocturnes sont autant de lieux où l'âme se reconnaît et se transforme. Tous deux conçoivent la nature non comme un paysage, mais comme une interlocutrice.

Et pourtant, leur plus profonde affinité réside dans leur réaction face à la violence.

Carrascal rejette explicitement la paix qui succède au génocide, cette paix bâtie sur des maisons incendiées. Bécquer, bien qu'il n'évoque pas les guerres contemporaines, exprime dans de nombreux textes son rejet de la brutalité, de la destruction et de tout ce qui brise la fragilité de l'esprit humain.

Tous deux prônent une paix qui ne naisse ni de la peur ni de l'imposition, mais de la vie elle-même.

La fin du poème de Carrascal — ce souhait que les armées futures soient faites de forêts et de vignobles, et que les coupes à vin soient sculptées dans le bois tandis que les épées rouillent — aurait pu être comprise par Bécquer comme une métaphore parfaite : la victoire du vivant sur le violent, de l'humain sur le belliqueux, du naturel sur le destructeur.

Ainsi, placés face à face, Antonia María Carrascal et Gustavo Adolfo Bécquer semblent converser depuis deux Séville différentes — l'une

Contemporain, un autre romantique – mais avec la même sensibilité : la certitude que la véritable paix naît de la conscience, de la nature et de la douceur intérieure. Et que la poésie, lorsqu'elle est écrite depuis ce lieu, peut devenir un acte de résistance lumineuse contre la violence du monde.

G. Campisi

À LA RECHERCHE DE LA PAIX

Higorca Gómez Carrasco

J'ai envie de marcher, de flâner le long d'un chemin
qui sent le jasmin,
se promener tandis que l'air se déplace
de belles fleurs bleues,
Ils sentaient bon, ils étaient là hier.
Ne détériorez pas les routes !
Laissez pousser l'hibiscus,
avec de très belles fleurs rouges.
J'ai honte de passer entre les barreaux.
d'un camp de réfugiés.
Le long du chemin bordé d'arbres coupés.
N'oubliez pas, c'est le printemps...
Laissez croître tout ce qui a la vie.
Laissez aussi les enfants y courir.
à la recherche d'une paix sereine.

Higorca Gómez Carrasco - Mazarrón (Espagne).
Études universitaires à la Faculté de médecine et d'économie de
l'Université Complutense de Barcelone. Beaux-arts à l'Escola
Massana de Barcelone. Cours auprès du maître peintre José
Puigdeangolas.
Nombreux prix littéraires internationaux. national et

Higorca Gómez Carrasco et Joan Maragall dialogue sur la paix et la nature

La poésie d'Higorca Gómez Carrasco dans *À la recherche de la paix* s'ouvre comme un chemin qui invite à marcher lentement, à humer le jasmin, à laisser l'air faire bouger les fleurs bleues qui étaient là hier.

Ce geste initial — marcher, flâner, respirer — n'est pas qu'une simple description : c'est une prise de position éthique.

Higorca conçoit la nature comme un espace fragile qu'il faut protéger, un territoire où la vie revendique son droit de croître sans violence.

Lorsqu'il s'exclame « Ne maltraitez pas les routes ! », il ne parle pas seulement de la terre et des plantes, mais de la dignité même du monde.

À ce stade, sa voix trouve un profond écho dans celle de Joan Maragall, le grand moderniste barcelonais qui voyait en la nature un miroir moral. Pour Maragall, le paysage catalan – les prairies, les montagnes, les chemins ruraux – était une scène où l'âme humaine se révélait. Dans des poèmes comme « La Vache Aveugle », la nature n'est pas un simple décor, mais un organisme vivant qui souffre, résiste et nous enseigne. Les deux poètes partagent cette conviction : la nature parle, et sa dégradation est aussi celle de notre conscience.

Cependant, le ton avec lequel chacun aborde ce paysage est différent. Higorca écrit avec une tendresse blessée, avec une sensibilité qui

Elle mêle la beauté de la route à la brutalité de

L'irruption du « camp de réfugiés » dans le poème est un coup dur, une fissure qui brise la sérénité initiale. La poétesse ne se réfugie pas dans la contemplation : elle affronte de front la violence du monde contemporain et l'intègre au cœur même du poème, comme pour dire que la paix ne peut naître que si l'on ne détourne pas le regard de la souffrance.

Maragall, en revanche, privilégie une contemplation plus philosophique et plus tragique. Sa vision de la nature est profonde, mais il s'attarde rarement sur un événement historique précis. Il recherche l'essence, la loi intérieure qui régit la vie et la mort. Sa dénonciation est morale, non sociale ; universelle, non circonstancielle.

Là où Higorca désigne un camp de réfugiés, Maragall désignerait la blessure éternelle de l'être humain, cette incapacité à vivre en harmonie avec ce qui l'entoure.

Et pourtant, tous deux convergent vers un symbole lumineux : l'enfance. Higorca laisse les enfants courir sur le trottoir « en quête d'une paix sereine », comme s'ils étaient les seuls capables d'inaugurer un monde nouveau. Maragall, lui aussi, voyait dans l'enfance une forme de vérité, une pureté encore intacte, préservée de toute habitude ou résignation. Mais tandis que lui la conçoit comme un état spirituel, presque mystique, Higorca la transforme en un horizon politique et émotionnel : les enfants sont l'avenir qui mérite un chemin sans barrières, sans arbres abattus, sans peur.

La différence la plus profonde entre eux réside peut-être dans la direction de leur regard. Maragall se tourne vers l'intérieur, vers l'essence de l'humanité et son destin. Higorca regarde vers l'extérieur, vers le monde blessé qui l'entoure. Il cherche à comprendre ; elle cherche à protéger. Il observe ; elle agit. Mais tous deux, malgré leurs époques et leurs sensibilités différentes, s'accordent sur un point essentiel : la paix n'est pas un concept abstrait, mais une manière d'appréhender le monde. Une manière de traiter les chemins, les arbres, les enfants, la vie.

En ce sens, À la recherche de la paix pourrait être interprété comme un prolongement contemporain de l'esprit maragallien : la même foi en la nature comme guide moral, mise ici au service d'une urgence historique. Higorca ne se contente pas de chanter la beauté du chemin ; il la défend. Il n'évoque pas seulement le printemps ; il le reconquiert. Et dans ce geste, sa poésie dialogue avec la tradition, mais la renouvelle aussi, la rend nécessaire, présente, vivante.

G. Campisi

GUERRE EN UKRAINE

Sara Ciampi

Le peuple ukrainien,
avec sa génération,
Vivez les horreurs de la guerre.

Et quelle douleur, quel chagrin d'amour
Cela engendre toujours la guerre
aux civils innocents,
bien que parfois cela semble nécessaire
pour le triomphe de la paix,
liberté et démocratie.

Notre époque est marquée par la guerre en Ukraine :
C'est la leçon dramatique de l'histoire
qui unit l'humanité.

Sara Ciampi est née à Gênes, en Italie, le 24 janvier 1976. Elle a reçu de nombreux prix en Italie et à l'étranger. Ses poèmes ont été traduits et publiés en 22 langues. Elle a publié 95 recueils de poésie bilingues.

Elle figure parmi les écrivains contemporains inscrits au programme de l'Université de Gênes. En 2023, après avoir envoyé deux lettres et deux exemplaires de ses recueils de poésie à Volodymyr Zelensky et Ursula von der Leyen, qui appréciaient tous deux son œuvre littéraire, elle a reçu de leur part des photographies dédicacées en témoignage de leur estime. Elle a été nommée à plusieurs reprises pour le prix Nobel de littérature. En 2022, elle a été nommée « Grande Dame de l'Art Poétique ».

Sara Ciampi et César Vallejo : un dialogue des humanités blessées

À la lecture de **Guerre en Ukraine** de Sara Ciampi, on a l'impression que la poétesse se dresse face au monde comme une fenêtre ouverte pour laisser entrer la lumière – même si cette lumière éclaire une tragédie. Sa voix est claire, directe, presque cristalline. Elle parle avec franchise de la douleur, de l'innocence blessée, de la guerre qui se répète dans l'histoire comme une leçon amère que nous partageons tous. Dans cette clarté, dans cette volonté de parler sans fioritures, réside une profonde éthique : Ciampi souhaite que le mot atteigne le lecteur pur, sans artifice, dévoilé.

Le chemin emprunté par César Vallejo est tout autre, bien que tous deux explorent le même territoire moral : la souffrance humaine. Vallejo n'ouvre pas une fenêtre : il abat un mur. Son langage ne coule pas, il explose. Chacun de ses vers semble jaillir d'une plaie béante, d'un tremblement intérieur incontrôlable. Tandis que Ciampi observe la guerre avec une distance contemplative, Vallejo la vit comme si le monde était sa propre chair.

Chez Ciampi, la guerre est un fait historique à comprendre ; chez Vallejo, c'est une rupture à ressentir. Elle parle de « civils innocents » avec la sérénité de celle qui souhaite que son message soit entendu de tous. Lui, en revanche, fait du lecteur le témoin d'une douleur qu'on ne peut ignorer, car son langage même se brise, se tord, devient un corps souffrant.

Et pourtant, tous deux parviennent à la même conclusion : la conviction que la guerre n'appartient pas seulement à un pays, mais à l'humanité entière. Ciampi l'affirme explicitement, avec le calme d'une réflexion universelle. Vallejo le suggère par une intensité émotionnelle, comme si chaque tragédie était celle de tous.

La différence entre eux ne tient pas à la sensibilité, mais à la méthode. Ciampi privilégie la transparence pour que la vérité soit visible. Vallejo privilégie la fracture pour que la vérité blesse.

Mais chez l'un comme chez l'autre, une même certitude prévaut : la poésie, face à l'horreur, ne peut se contenter de la décrire. Elle doit la transformer en prise de conscience. Ciampi y parvient avec la lumière de la clarté ; Vallejo, avec le feu du choc. Deux chemins différents qui mènent à une même éthique : la défense de l'humanité contre la violence de l'Histoire.

G. Campisi

LE BAROUD D'HONNEUR

Vassiliki Dragouni

Ce poème est né du silence de la
solitude narcissique et de
l'errance négligente à travers les
champs de mines de la conscience — les mots
n'ont ni alibis, ni guide, ni contrôle.

Ce monde est né du chaos et
de la confusion, d'un
bouillon de matière génétique et
d'épigrammes trouvées dans des tombes
ouvertes — mais nous l'aimons
toujours, quoi qu'il arrive.
Cette guerre est née du feu et
des balles des grenades armées, et du
manque de patience pour retenir la goupille — avant
qu'elle n'explose comme une déflagration dans
nos mains tremblantes.

Cette coupe de vin naît d'une source inépuisable de
mystères bachiques, dans
un champ débordant de coquelicots — la danse
qui fait trembler la terre guide nos
visions.

Cette musique est née d'un arrangement
stellaire, d'une éclipse solaire et d'un signal venu de
Mars — l'ange fut déchu, anéanti, avant
d'être finalement sauvé.

Ce miracle est né de murmures et
d'attentes asymétriques,

des rêves de soumission à soi-même
et un désir incontrôlé
—un choix conscient guidé
en raison d'un besoin invisible.
Cette conscience est née d'une négation exogène
de visions, d'émotions estompées
et de douleurs insensibles
—La trahison n'est pas une invention contemporaine.
Cette vérité est née de la connaissance
et de vanité, de codes secrets
et symboles de sélection
— consigné dans les carnets des cinq vents.
Cette paix est née du calme après la tempête,
un moment de remords
avant la bataille finale
—la dépendance à l'espoir
C'était la seule convention que nous respections.
tandis que nous attendions patiemment l'évidence.

Vasiliki Dragouni est née à Athènes. Elle a étudié la philologie anglaise et la littérature européenne comparée, et est titulaire d'un master en études internationales et européennes. Elle travaille dans l'industrie aéronautique. Elle a publié six recueils de poésie : * Flight Towards the Light*, *Moon in Scorpio*, * Landscapes of Being*, * By Instinct*, * Everything You Think * et *Red Ink* ; le recueil de microfictions *Red Is Carried in the Heart* ; les recueils de nouvelles *Convex Mirrors* et *Cracks in the Facade* ; et le microroman * The Other Woman*.

Vasiliki Dragouni et Octavio Paz : Deux perspectives nées du chaos

Lire **La Dernière Bataille** de Vasiliki Dragouni , c'est pénétrer dans un territoire où tout – poème, monde, guerre, verre de vin, vérité – semble émerger d'une origine obscure, presque primordiale. Dragouni ne décrit pas ces naissances comme des événements linéaires, mais plutôt comme des émanations d'un fond chaotique où se mêlent silence, feu, symboles anciens, désirs inavoués et blessures jamais cicatrisées. Sa voix se meut comme celle d'un promeneur traversant un paysage jonché de signes : tombes ouvertes, champs de pavots, éclipses, carnets marqués des « cinq vents ». Tout semble vibrer d'une signification insaisissable, mais palpable.

Cette conception du monde – né du désordre, de la confusion et de forces invisibles qui nous imprègnent – trouve un écho naturel dans l'œuvre d' Octavio Paz. Dans nombre de ses poèmes, Paz imagine lui aussi la réalité comme une trame d'énergies contradictoires : lumière et ombre, destruction et création, désir et vide. Pour lui, l'origine n'est jamais un point fixe, mais un tourbillon. Et Dragouni, d'un autre point de vue, semble exprimer la même idée : tout ce que nous sommes et tout ce que nous faisons provient d'un noyau instable, vibrant, parfois dangereux.

Chez Dragouni, chaque verset est un petit mythe de la création. Chez Paz, chaque image est une porte vers

Un centre en mouvement. Tous deux partagent l'intuition que la vie ne naît pas de l'harmonie, mais de la tension.

Il existe également une affinité dans la manière dont les deux poètes conçoivent le temps. Dragouni répète la formule « Ceci est né de... », comme si tout s'inscrivait dans un cycle qui se répète sans cesse. Guerre, conscience, paix : tout semble se répéter, comme si l'humanité était prisonnière d'un rythme immuable. Paz, quant à lui, conçoit le temps comme un cercle qui s'ouvre et se ferme à l'infini. Dans sa poésie, le passé revient, le présent s'étend, l'avenir n'est qu'un écho. Tous deux, dans des langues différentes, semblent affirmer que l'histoire humaine est une spirale qui ne se résout jamais complètement.

Et puis il y a le monde symbolique. Dragouni écrit avec des images qui semblent surgir d'un rêve rituel : mystères bachiques, signes de Mars, anges brisés, carnets des vents. Paz habite lui aussi ce territoire où le visible se confond avec l'invisible. Ses poèmes sont emplis de feu, d'eau, de pierre, de nuit, de vent : des éléments qui non seulement représentent, mais révèlent. Dans les deux cas, le symbole n'est pas un ornement, mais une forme de connaissance.

Mais c'est peut-être dans leur conception de la conscience que leurs points de convergence sont les plus étroits. Pour Dragouni, la conscience naît de la douleur, du déni, des émotions qui s'estompent. C'est une lucidité douloureuse. Pour Paz, la conscience est aussi une blessure : seuls ceux qui traversent l'obscurité peuvent voir. Les deux poètes semblent convaincus que...

Comprendre le monde implique d'accepter ses fractures.

Et au final, Dragouni et Paz laissent tous deux place à l'espoir. Non pas un espoir naïf, mais une sorte d'élan vital qui persiste même quand tout semble s'effondrer.

Dragouni l'exprime avec une clarté poignante : l'espoir était « la seule convention à laquelle nous nous sommes accrochés ». Paz, bien que plus sceptique, reconnaît également que les êtres humains ont besoin de ce fil ténu pour continuer d'avancer.

Ainsi, face à face, Dragouni et Paz semblent dialoguer depuis deux rives opposées d'un même fleuve. Elle, avec sa vision de naissances successives émergeant du chaos. Lui, avec sa quête du centre où tout se fond. Tous deux partagent pourtant la certitude que la poésie est le lieu où le monde se révèle dans toute sa complexité : un espace où le chaos se fait forme, où la blessure se mue en mot, où le combat final est toujours intérieur.

G. Campisi

PAIX PAIX PAIX

Elias Domingo Galati

Quelle beauté elle peut transmettre
la nature quand elle est en paix
Combien de sons pouvons-nous percevoir ?
Harmonieuses, douces, qui nous apportent du réconfort.

Quelle quantité de travail peut-il produire ?
ce qui est nécessaire pour réaliser
Que la faim disparaisse, que l'enfance soit heureuse.
pour que le monde puisse progresser et que nous puissions aimer.

Combien d'émotions pouvons-nous ressentir ?
ceux qui ressentent la chaleur du foyer
Que la vie est belle !

sans guerre, sans violence, sans désespoir,
être installé et ne pas avoir à fuir
où chacun a sa place.

Elias Domingo Galati - Enseignant, avocat, informaticien, chercheur, poète et écrivain. Professeur à l'Université de Buenos Aires, à l'Université Nationale Technologique et aux écoles secondaires de Buenos Aires. Directeur de l'équipe de recherche sur le stress et le comportement, ambassadeur mondial de la paix, Genève, docteur en littérature, membre honoraire de l'Académie mondiale des arts et de la culture, membre de la Société argentine des écrivains, membre de Pax Pax, Paix, Art et Culture, membre honoraire de l'Union hispanique mondiale des écrivains, membre de The Cove/ Miami Corner, entre autres. Chroniqueur pour Radio Miami USA et InfoMarruecos, au Maroc. Auteur de Cuadernos de Po, El Destino Metafisico, Paz y Amor, Psicología del Perdón, La violencia, Contar la Realidad como Ficción, Proyectos de Investigación, Saber que no has de saber, Reflexiones et autres. Auteur du projet de recherche en classe « Enseigner en Amérique », du concours de poésie sur la paix, avec des élèves des écoles primaires de Moreno, et du projet « Insertion sociale par la culture », visant à enseigner des métiers aux personnes sans abri avec Caritas de la cathédrale de Moreno.

Elías Domingo Galati et Evaristo Carriego

en un seul battement de cœur à Buenos Aires

La poésie d'Elías Domingo Galati dans *Paix, Paix, Paix* se déploie comme une prière sereine, une invocation à la beauté que la nature est capable d'offrir lorsqu'elle n'est pas blessée par la violence. Dès le premier vers, le poème exhale une profonde confiance en l'harmonie : la paix n'est pas seulement un état politique ou social, mais une condition du monde qui permet aux sons d'être doux, à la vie d'être féconde et à l'humanité de trouver le réconfort. Galati écrit avec une perspective claire, presque pédagogique, comme s'il voulait nous rappeler que la paix n'est pas un luxe, mais le fondement même de l'existence.

Cette sensibilité trouve un contrepoint intéressant dans l'œuvre d'Evaristo Carriego, poète classique de Buenos Aires qui, depuis les rues de Palermo et de sa périphérie, a su saisir le quotidien avec un mélange de tendresse, de lucidité et d'humanité. Bien que Carriego n'écrive pas explicitement sur la paix, sa poésie est imprégnée d'une quête similaire : le besoin d'un espace où les êtres humains puissent vivre sans peur, sans violence, sans la menace constante de la précarité. Dans ses vers, la paix devient un désir intime, presque domestique, lié au quartier, au foyer et à la dignité des plus humbles.

Galati, pour sa part, exprime cette aspiration en des termes plus universels. Il parle du travail nécessaire pour éradiquer la faim, garantir une enfance heureuse et favoriser le progrès mondial. Sa vision est vaste, englobante, presque programmatique : la paix comme projet collectif. Carriego, en revanche, œuvre à un niveau plus intime, au plus près du quotidien du quartier. Sa paix est celle de la cour intérieure, du voisin qui ne souffre plus, de l'enfant qui joue sans crainte. Là où Galati imagine un monde entier réconcilié, Carriego se concentre sur la petite communauté qui lutte pour survivre dans la dignité.

Et pourtant, tous deux s'accordent sur un point essentiel : la paix est la condition qui permet à la vie d'être pleinement vécue. Lorsque Galati écrit : « Comme il est merveilleux de vivre, sans guerre, sans violence, sans désespoir », il semble faire écho à la sensibilité de Carriego, à ce désir profond que chacun ait « sa place », un espace où il n'a pas à fuir ni à se défendre. Carriego aurait reconnu dans ces vers la même aspiration qui anime ses portraits des humbles : le besoin de...

Des fondations solides, une maison qui ne tremble pas, une existence non marquée par la menace.

La différence la plus notable entre les deux poètes réside dans la manière dont ils construisent leur vision. Galati écrit avec une clarté lumineuse, presque didactique, où chaque strophe se déploie selon la logique du raisonnement moral. Son poème est un appel.

Une exhortation, une invitation à imaginer un monde meilleur. Carriego, quant à lui, évolue dans le crépuscule sentimental des taudis, où la paix n'est pas proclamée, mais désirée ardemment ; où la violence n'est pas abstraite, mais concrète ; où l'espoir est un geste discret, presque secret, mais non moins puissant pour autant.

Et pourtant, chez l'un comme chez l'autre, résonne la même conviction : la paix n'est pas une idée, mais une expérience. C'est l'harmonie que Galati perçoit dans la nature, et c'est aussi le silence nocturne des rues de Buenos Aires que Carriego observe avec mélancolie. C'est la chaleur du foyer que Galati célèbre, et c'est la dignité des humbles demeures que Carriego dépeint avec respect. C'est, en définitive, la possibilité pour chaque être humain de trouver sa place dans le monde, sans peur, sans faim, sans violence.

Ainsi, « Paix, paix, paix » peut être interprété comme un prolongement contemporain de la sensibilité éthique incarnée par Carriego en son temps. Les deux poètes, chacun à sa manière, nous rappellent que la paix n'est pas seulement un idéal politique, mais une façon d'habiter le monde. Une façon de ressentir, d'agir, d'aimer. Un mode de vie.

G. Campisi

LA PAIX NE SE CONSTRUIT PAS AVEC DES COCCINELLES

Isa Guerra

La paix ne se construit pas
uniquement avec des
colombes qui volent
haut et
blanchissent la
vérité ; elle
se construit en résolvant les injustices.

On dit qu'elle est là,
« en vous »,
dans ce qui
vous entoure, dans
les
problèmes de la
rue, dans les
conflits du
quotidien :
l'électricité, l'eau, les
impôts,
l'éducation,
l'université. Qui
peut payer les
soins de santé
aujourd'hui ?
Combien coûte
la paix ?
Il est tout près, il
nous attend.

Et nous ne voulons pas le voir.
et nous avons continué...
et nous pensions
dans les pays en guerre,
dans quoi pas
Cela nous affecte personnellement,
mais il se peut que
parmi les dirigeants
qui ne s'engagent pas dans le dialogue
et le visage,
sur les murs
que vous soutenez,
sur cette ligne imperceptible
c'est ce qui fait la différence...
Oh, paix,
si décriée, paix,
si souvent répété,
le peindre à la main
sur des t-shirts,
Que la paix soit avec vous
aucune construction
En utilisant uniquement des pigeons !

Isa Guerra García est professeure, poétesse et écrivaine. Docteure en philologie romane de l'Université de La Laguna (Tenerife), elle est également titulaire d'une licence en psychologie. Elle a publié 44 recueils de poésie et un recueil d'essais littéraires. Elle est membre de l'IWA et sous-déléguée des îles Canaries de l'Académie nord-américaine de littérature internationale moderne, basée dans le New Jersey. Ses poèmes ont été traduits en anglais, allemand, italien, portugais, russe, roumain, français et grec.

Isa Guerra et Tomás Morales face au conflit et à l'espoir

La poésie d'Isa Guerra dans *La paix ne se construit pas avec des colombes* jaillit avec une clarté qui désamorce toute idéalisation naïve. Dès le premier vers, la poétesse déconstruit le symbole traditionnel de la colombe blanche – si souvent répété, si rassurant, si insuffisant. La paix, nous dit-elle, n'est ni un dessin, ni un geste symbolique, ni un envol qui blanchit le ciel : c'est un travail ardu, concret et inconfortable. C'est résoudre les injustices, affronter les inégalités, faire face de front aux problèmes qui nous guettent. Son poème se déploie comme une conversation urgente, presque comme un monologue intérieur qui progresse par des questions, des exclamations et des prises de conscience douloureuses. Pour Isa Guerra, la paix est une affaire terrestre, quotidienne, politique au sens le plus humain du terme : l'eau, la lumière, l'éducation, la santé, la possibilité de vivre sans peur et sans précarité.

Ce regard direct et critique trouve un contrepoint révélateur dans l'œuvre de Tomás Morales, l'un des grands poètes classiques des îles Canaries. Dans sa perspective moderniste atlantique, Morales a façonné une poésie où la mer, la navigation et l'insularité deviennent des métaphores de la condition humaine. Sa vision de la

La paix n'est pas explicitement sociale, mais elle est profondément symbolique : elle apparaît comme un horizon, comme une mer calme que l'on ne peut atteindre qu'après avoir bravé les tempêtes. Dans *Les Roses d'Hercule*, la paix est un état spirituel qui se conquiert par l'effort, une sérénité née de la compréhension du monde et de sa violence, et non de leur déni.

La différence entre les deux poètes est manifeste, tout comme leur dialogue. Isa Guerra écrit dans l'immédiateté du présent, depuis la rue, depuis l'inflation galopante, depuis le leader qui refuse le dialogue, depuis le mur qui sépare. Sa paix est concrète, urgente, presque palpable. Morales, en revanche, élève son regard vers un plan plus symbolique : la paix comme une mer calme, comme un destin entrevu après la lutte intérieure et extérieure. Il n'énumère pas les injustices ; il les métamorphose en images de vagues, de vent et de voyages. Elle ne se réfugie pas dans les métaphores ; elle les brise pour révéler la crudité du réel.

Et pourtant, ils s'accordent sur un point essentiel : la paix n'est pas un ornement. Ce n'est ni un concept vide de sens, ni un slogan rabâché. Morales le suggère par la solennité de ses marines, où le calme n'a de sens que si l'on reconnaît la tempête. Isa Guerra l'affirme sans détour : la paix ne se construit pas en la peignant sur des t-shirts ou en répétant son nom comme un mantra. La paix exige responsabilité, dialogue, justice, conscience. Elle exige

Regardez ce qui « ne nous affecte pas directement » et reconnaissez qu'en réalité, cela nous affecte bel et bien.

Pour Isa Guerra, la paix est un acte de lucidité. Pour Tomás Morales, un acte de transcendance. Mais pour tous deux, la paix est un travail. Une construction. Une tâche humaine qu'on ne peut déléguer ni simplifier. Le poète contemporain et le moderniste canarien, chacun à travers son langage, nous rappellent que la paix n'est pas un symbole, mais une pratique. Ce n'est pas une fuite en avant, mais une décision. Ce n'est pas un rêve, mais un engagement.

Ainsi, « La paix ne se construit pas avec des colombes » peut être interprété comme une adaptation terrestre de l'impulsion éthique que Morales pressentait déjà dans sa poésie océanique : la nécessité de traverser les conflits pour atteindre la sérénité. La paix, pour les deux, est un horizon qui se conquiert les yeux ouverts.

G. Campisi

PAIX

Azucena de los Ángeles Farías Hernández

Il est nécessaire de sauver le
monde des heures grises.

Que les affamés soient rassasiés, et
s'ils frappent à la porte, qu'ils y aient facilement accès et
qu'ils reçoivent du pain et de l'amour comme nourriture.

-Des ruines sous les villes, la
graine réduite à néant à mesure que
la vie décline-

Faisons en sorte que la paix règne.

La douleur ne cesse
pas, quelqu'un
s'agenouille et
implore la pitié. La
pauvreté inonde les lieux de
la moisson, le blé périt dans les fissures.

Marchons d'abord vers la
paix de l'âme.
Nous avons le temps...

Azucena de los Ángeles Farías Hernández. Avocate, poétesse et écrivaine mexicaine. Co-déléguée pour le Mexique de The Cove/ Rincón International, une organisation culturelle basée à Miami, en Floride (États-Unis). Elle participe à des récitals au Mexique et à l'étranger. Lauréate de prix internationaux de poésie, de récits et de chants folkloriques traditionnels. Ses œuvres figurent dans des anthologies de différents pays. Elle a été membre du jury de l'Organisation mondiale des troubadours (OMT).

Azucena de los Ángeles Farías Hernández en dialogue avec Amado Nervo

Le recueil de poèmes d'Azucena de los Ángeles Farías Hernández, **La paz** (Paix), s'ouvre sur un appel urgent : « Il faut sauver le monde / loin des heures grises. » Dès ce premier geste, la poétesse conçoit la paix non comme un concept abstrait, mais comme une mission de sauvetage, presque de salut. Sa voix oscille entre compassion et dénonciation, entre tendresse envers les affamés et vision dévastée de villes en ruines. Pour elle, la paix est un horizon éthique qui ne peut être atteint qu'en se penchant sur la souffrance concrète : la faim, la pauvreté, la vie qui se meurt dans les fissures. Et pourtant, au cœur de ce paysage meurtri, la poétesse fait jaillir une lueur d'espoir : « Marchons vers la paix / d'abord dans l'âme. » La paix commence en soi, mais ne s'y arrête pas ; c'est un mouvement intérieur qui doit rayonner vers le monde.

Cette sensibilité trouve un profond écho dans l'œuvre d'Amado Nervo, l'un des grands classiques de la littérature mexicaine. Nervo, imprégné de spiritualité moderniste, concevait la paix comme un état de l'âme, une sérénité atteinte par la compassion, le renoncement à l'égoïsme et l'ouverture au transcendant. Dans des poèmes tels que « Sérénité » ou « L'Aimée immobile », la paix apparaît comme

Un refuge intérieur, une lumière qui brille même au cœur de la souffrance. Pour Nervo, la paix n'est pas l'absence de conflit, mais la présence d'une profonde harmonie qui permet de regarder le monde avec compassion.

L'affinité entre les deux poètes est manifeste : tous deux conçoivent la paix comme un processus spirituel aux conséquences concrètes dans la vie. Mais tandis que Nervo évolue sur un plan plus métaphysique, Azucena Fariás s'ancre dans le quotidien, le social, la souffrance de l'ici et maintenant. Elle parle de la personne affamée qui frappe à la porte, du blé qui se dessèche, de la misère qui ravage ce qui fut jadis une moisson. Son regard est terrestre, direct, presque documentaire. Nervo, quant à lui, métamorphose la douleur en symbole, en méditation, en un chemin vers la transcendance.

Et pourtant, elles partagent toutes deux une conviction profonde : la paix ne s'impose pas de l'extérieur, elle se cultive de l'intérieur. Lorsqu'Azucena écrit « d'abord dans l'âme », elle semble dialoguer avec la sérénité de Nervi, avec cette certitude que la transformation du monde commence par une transformation intérieure.

Mais la poétesse contemporaine apporte une nuance essentielle : la paix intérieure ne suffit pas si elle ne se traduit pas en justice, en subsistance et en dignité. Pour elle, la spiritualité doit s'incarner dans des actions concrètes.

La différence la plus notable entre les deux réside dans leur manière de représenter la souffrance est saisissante. Nervo l'enveloppe d'une aura de résignation lumineuse, comme si la douleur faisait partie intégrante du chemin vers une compréhension supérieure. Azucena, au contraire, la montre à nu : une personne agenouillée implore la miséricorde, la vie s'éteint, la graine se dessèche. Sa poésie ne cherche pas à consoler, mais à éveiller. Elle ne cherche pas à atténuer la blessure, mais à la mettre en lumière pour qu'elle ne soit pas ignorée.

Et pourtant, en eux deux bat le même espoir : la possibilité d'une renaissance. Nervo l'imagine comme une illumination intérieure ; Azucena la conçoit comme une marche collective vers un avenir plus juste. Il parle sous l'angle de la contemplation ; elle sous celui de l'urgence. Mais tous deux, malgré leurs époques et leurs sensibilités différentes, s'accordent à dire que la paix est une tâche humaine, une construction qui exige lucidité, compassion et volonté.

Ainsi, « La paz » (La Paix) d'Azucena de los Ángeles Farías Hernández peut être interprétée comme une actualisation terrestre de l'élan spirituel qu'Amado Nervo incarnait dans sa poésie. Ces deux poètes, chacun à sa manière, nous rappellent que la paix n'est pas une destination, mais un chemin. Un chemin qui commence dans l'âme, mais qui doit se poursuivre dans le monde. Un chemin que nous pouvons encore parcourir.

G. Campisi

QUATUOR DE JAZZ « Chanson pour la liberté »

Luis Angel Marin Ibanez



La soirée fut rythmée par le piano
et un duel de cuivres entre
Charlie Parker et Louis Armstrong, tandis qu'Ella
Fitzgerald, venue des profondeurs de son âme,
donnait toute sa rigueur au chant spirituel.
Gris et noir, noir et gris, les notes
venaient de l'autre côté de la terre, comme un sort
tremblant incapable de rejeter
la carte de l'Oubli.

Les plantations de coton refleurissaient au son
de mélodies prophétiques jouées par un
quatuor aux accents d'origine.

Et tout était à la fois proche et lointain, c'était
comme un continent

sonner l'alarme, voulant proclamer le suffrage
ancestral de l'homme.

Dans ce vent du nord des

titans rugissait la proclamation de la Liberté incinérée,

l'éviction des anneaux,
et les panneaux tachés par le soleil.
La nuit a joué le pianiste
avec cette clarté qui touche à tout,
Le jazz brillait plus fort qu'eux-mêmes,
plus qu'Ella, plus que Charlie, plus que Louis
Quelque chose comme ça, du blanc sur du noir...
un noir sur blanc
...souhaitant mettre fin aux couleurs.

Luis Ángel Marín Ibáñez, né à Saragosse et résidant à La Palma depuis 35 ans, est diplômé de philosophie et de lettres. Poète d'une grande originalité, il fusionne raison, délire et rêverie dans ses poèmes, plaçant l'instant et l'image au cœur du texte, dans un rêve et un néant simultanés... dans une lutte entre l'Être et le Non-Être. Il a publié treize recueils de poésie. Parmi les nombreuses distinctions qu'il a reçues, citons le prix Platero des Nations Unies, le prix de l'Institut culturel latino-américain d'Argentine, le prix de la Porte des Poètes de Paris, le prix du Centre national des écrivains d'Argentine, le prix de la Fondation du patrimoine latino-américain des États-Unis, le concours de poésie Tamarit en espagnol, le prix du concours international de poésie Lincoln-Marti de Miami (États-Unis), et il a été finaliste des prix de la ville de Ségovie et de la Villa de Madrid, entre autres.

Il est membre de l'Académie américaine de littérature moderne. Son œuvre a été traduite en anglais, français, italien, roumain, portugais, allemand, japonais et chinois.
Membre de plus de 20 anthologies de poésie en langue espagnole.

Luis Ángel Marín Ibanez et Gustavo Adolfo Bécquer avant la musique, la nuit et la liberté

Dans « Song to Freedom » du Jazz Quartet, la poésie de Luís Ángel Marín Ibáñez se déploie comme une scène nocturne où la musique n'est pas qu'un simple son, mais histoire, blessure et rédemption. La nuit « joua le pianiste », et ce geste initial situe d'emblée le poème dans un territoire symbolique : l'obscurité comme instrument, comme scène d'où émergent des voix « de l'autre côté de la terre ». Marín Ibáñez invoque Charlie Parker, Louis Armstrong et Ella Fitzgerald non comme des figures de divertissement, mais comme les hérauts d'une mémoire collective marquée par l'esclavage, la résistance et la création culturelle afro-américaine. Le jazz, dans son poème, est une incantation qui fait refluer les plantations de coton, non plus comme un espace d'oppression, mais comme un territoire de renaissance sonore qui réclame la liberté.

Cette vision, où la musique devient un pont entre le présent et un passé douloureux, trouve un écho inattendu dans l'œuvre de Gustavo Adolfo Bécquer, le grand poète classique né à Séville mais profondément attaché à Saragosse, où il passa son enfance et où se forgera sa sensibilité. Bien que Bécquer n'écrive ni sur le jazz ni sur l'histoire afro-américaine, il partage avec Marín Ibáñez une intuition essentielle : la musique est un langage qui révèle ce que les mots ne peuvent exprimer. Dans ses Rimas, la musique

Elle apparaît comme un frémissement de l'âme, comme un mystère surgi de la nuit, comme une vibration reliant l'humanité à l'invisible. Pour Bécquer, la musique est mémoire émotionnelle ; pour Marín Ibáñez, mémoire historique. Mais dans les deux cas, la musique est un seuil vers l'invisible.

La différence entre les deux poètes réside dans leur manière de construire ce seuil. Bécquer évolue dans un registre intime, presque spectral : la musique est un murmure, une présence plus ressentie qu'entendue. Sa nuit est un espace de révélation intérieure, où l'âme se reconnaît. Marín Ibáñez, quant à lui, écrit depuis une nuit chargée d'histoire, où les cuivres interpellent, où les voix rugissent, où le jazz « brillait plus fort qu'eux-mêmes ».

Leur nuit n'est pas introspective, mais collective ; non pas silencieuse, mais vibrante ; non pas mélancolique, mais insurgée.

Et pourtant, tous deux partagent un geste fondamental : la musique comme force qui transcende les limites. Bécquer l'exprime dans sa célèbre idée que la poésie est ce qui demeure lorsque la voix du poète se tait ; Marín Ibáñez le suggère lorsqu'il affirme que le jazz brille « plus qu'Ella, plus que Charlie, plus que Louis ». Chez l'un comme chez l'autre, la musique transcende l'individu et devient un symbole. Pour Bécquer, elle est le symbole du mystère de l'âme ; pour Marín Ibáñez, le symbole d'une liberté consumée qui aspire à renaître.

Il existe également un point commun dans la manière dont les deux poètes utilisent l'image de la « couleur ». Bécquer, dans ses légendes et ses rimes, joue avec la lumière et

Les ombres servent de métaphores aux sentiments. Marín Ibáñez, quant à lui, introduit un contraste racial – « blanc sur noir... noir sur blanc » – pour souligner le désir de mettre fin aux divisions qui ont marqué l'histoire. Là où Bécquer perçoit un contraste émotionnel, Marín Ibáñez y voit un contraste social. Mais tous deux utilisent l'imagerie pour parler de réconciliation : chez Bécquer, la réconciliation de l'âme avec elle-même ; chez Marín Ibáñez, la réconciliation de l'humanité avec sa propre histoire.

Ainsi, le quatuor de jazz « Chant à la liberté » peut être interprété comme un prolongement contemporain de l'élan de Bécquer : la musique comme révélation, la nuit comme scène symbolique, le langage poétique comme pont vers l'inexprimable. Mais Marín Ibáñez y ajoute un élément décisif : la musique ne se contente pas de révéler, elle dénonce ; elle n'éclaire pas seulement, elle exige. Son jazz n'est pas un murmure, mais une proclamation. Sa nuit n'est pas un refuge, mais un théâtre de lutte. Et à la croisée de la mémoire, de la musique et de la liberté, son poème dialogue avec Bécquer, à distance mais aussi avec une profonde affinité : la conviction que la poésie, comme la musique, est capable de toucher ce que l'histoire tente d'oublier.

G. Campisi

JE PLAIDE COUPABLE.

UN ACTE DE PAROLES ET DE CICATRICES

Ernesto Kahan

Je plaide coupable
d'avoir déversé ma plaie sur l'immense
plaie du monde, et d'avoir semé mon
sang sur la terre déjà brûlée qui traîne
des siècles de coups de
poignard, où la haine est pétrie avec l'argile et
où le nom de Dieu est tranchant et
fiévreux.

Pardonnez-

moi — je n'aurais pas dû déverser ma bile de
ma poitrine, je n'aurais pas dû souiller
la fièvre ancestrale
de ma propre fièvre, ni
exposer mon chagrin aux cadavres
qui hurlent encore en langues de cendres.

Mais j'ai ressenti la douleur
du vent qui emporte les voix de mes morts, j'ai
ressenti la douleur de l'ombre qui traverse l'exil
comme un chien sans patrie,
j'ai ressenti la douleur de l'histoire
enfouie et de l'histoire qui ne cesse de
renaître avec la même hémorragie.

Je plaide coupable de
n'avoir pu retenir mes larmes dans la prison de
mes yeux.

Pour avoir laissé ma rage se
transformer en fleuve et inonder les taches.

Pardonnez-

moi — moi aussi je suis un débris de Babel,
moi aussi je porte la
culpabilité de ceux qui pleurent la bouche
fermée, de ceux qui meurent en marge de
la société parce qu'ils sont nés avec l'étoile de
David brodée sur la peau.

Je plaide coupable d'avoir
dit ce qui brûle, d'avoir aimé ce
que le monde a condamné aux flammes.

Coupable d'avoir gardé le
souvenir, de ne pas avoir laissé la croûte
cicatriser la plaie.

Coupable —
car en moi, l'histoire que
d'autres voulaient effacer continue de
s'inscrire.

Et même si je demande
pardon, et même si j'implore le
silence, je ne sais pas si
je pourrai arrêter l'hémorragie.

Le professeur émérite Ernesto Kahan, de l'Université de Tel Aviv, est une figure de proue dans les domaines de la médecine, de la littérature et de la culture de la paix. Il a occupé des postes internationaux au sein de l'AICTEH, de l'Académie mondiale des arts et de la culture et de l'AIELC. Il a présidé l'IPPNW-Israël et a été délégué à la cérémonie de remise du prix Nobel de la paix en 1985. Il occupe également des postes de direction au sein de l'IFLAC, de l'UHE, de la GHA et du Cercle universel des ambassadeurs de la paix.

Ernesto Kahan et Juan Gelman : deux voix qui écrivent de la plaie qui ne cesse de saigner

La poésie d'Ernesto Kahan dans *Je plaide coupable*
Elle naît d'un territoire où mémoire, identité et douleur collective
s'entremêlent jusqu'à devenir indissociables.
Le poème se déploie comme une confession déchirante : le moi
lyrique se déclare coupable non pas d'un acte commis, mais de
n'avoir pu contenir la blessure qui le transperce et qui, débordante,
touche la douleur du monde. Kahan écrit à partir d'une souffrance
ancestrale – persécution, exil, la marque de l'étoile de David – qui
se réactive à chaque injustice contemporaine. Sa voix est celle de
celui qui porte une histoire que d'autres ont tenté d'effacer, et qui
pourtant s'obstine à s'inscrire en lui. La culpabilité, dans son poème,
n'est pas morale : elle est historique, identitaire, inévitable.

Cette façon d'accepter la blessure comme un destin partagé
trouve un profond écho chez Juan Gelman, l'un des grands poètes
classiques argentins.
Gelman écrit aussi à partir de la plaie ouverte, du souvenir brûlant,
de l'impossibilité de refermer la croûte. Dans ses poèmes, la douleur
personnelle — la disparition de son fils et de sa belle-fille, l'exil, la
perte —
Cela devient une douleur collective, une voix qui s'exprime au nom
de ceux qui ne peuvent plus parler. À l'instar de Kahan, Gelman
plaide coupable de se souvenir, de ne pas oublier, de continuer à
souffrir alors que le monde exige le silence.

Il existe une affinité essentielle entre les deux poètes dans leur
conception du verbe comme acte de résistance.
Kahan écrit : « Je plaide coupable / d'avoir dit ce qui brûle. » Gelman,
dans nombre de ses textes, part également du principe que la poésie
est un feu qu'on ne peut éteindre.

Un devoir envers les morts, un geste de fidélité à la vérité. Tous deux comprennent que garder le silence serait trahir la mémoire.

La différence entre eux réside dans le ton. Kahan écrit d'une voix qui oscille entre confession et supplication, entre pardon et impossibilité de l'obtenir. Son poème est un acte de conscience, presque un jugement intérieur.

Gelman, en revanche, écrit à partir d'une intimité plus fracturée, plus fragmentée, où le langage lui-même se trouve blessé : il invente des mots, mélange les registres, brise la syntaxe pour dire l'indicible. Là où Kahan déclare, Gelman murmure. Là où Kahan demande pardon, Gelman exige justice.

Et pourtant, les deux convergent sur un point décisif : la blessure n'est pas seulement personnelle, mais aussi historique.

Kahan porte en lui la mémoire juive, la persécution, l'exil.

Gelman porte le poids de la mémoire argentine, des disparus, des violences d'État. Tous deux écrivent depuis un lieu de souffrance qui n'appartient pas seulement à l'individu, mais à tout un peuple.

Il existe également une similitude dans leur conception de la culpabilité. Pour Kahan, la culpabilité est l'incapacité de retenir ses larmes, sa colère ou ses souvenirs. Pour Gelman, la culpabilité est d'avoir survécu, d'être resté en vie alors que tant d'autres n'y sont pas parvenus. Les deux poètes transforment cette culpabilité en mots, en témoignage, en actes d'amour envers ceux qui ne sont plus là.

Ainsi, placés face à face, Ernesto Kahan et Juan Gelman semblent converser depuis deux géographies différentes — Israël et l'Argentine — mais avec la même sensibilité : la certitude que la poésie naît de la blessure, que se souvenir est un devoir et que continuer à saigner est, parfois, la seule façon d'honorer la vie.

G. Campisi

LA PAIX SUR LA NOUVELLE TERRE

María Consuelo Pons Lafuente

Il y a un pays qui
se désagrège entre les mains d'autres
personnes, bradé au gré des
ambitions, dépouillé petit à
petit jusqu'à craindre qu'un
jour même son nom ne soit changé.

Le peuple est
silencieux, bercé par les pièces
qui tombent comme un faux baume, un
opium qui engourdit et
rend l'espoir docile.

Il existe des terres en
guerre où des gens meurent en
défendant ce qui a été
cultivé pendant des siècles pour donner la vie.
À présent, elle gît détruite,
proie des désirs de ceux qui
cherchent à triompher par sa ruine.

Les forts dévorent les faibles, et c'est
pourquoi la paix ne
trouve pas sa place sur terre.

Les haines ancestrales renaissent.
et tuer n'a pas d'importance,
ni de s'emparer de ce qui appartient à autrui ;
d'une manière ou d'une autre
La terre sera blessée.

Mais un jour le déluge viendra,
et après la tempête
une colombe s'élèvera,
annoncer dans le nouveau pays
la renaissance de la paix.

María Consuelo Pons Lafuente est née à Valdenebro, petite ville de la province de Soria, en Espagne. Ses recueils de poésie multilingues les plus récents, publiés aux Éditions Universum, comprennent : « Dans le silence de la nuit » (espagnol, italien, russe) ; « Haïkus » (espagnol, italien) ; « Les rebelles de la mer » (espagnol, italien, grec) ; « La vie est différente quand il y a de l'amour » (espagnol, italien) ; « Perles de poésie » (espagnol, italien, anglais) ; « Pétales de marguerite » (espagnol, italien, anglais) ; « Parce que le Seigneur me conduit vers ces déserts » (espagnol, italien, grec) ; et « Un rêve, une fantaisie » (espagnol, italien, russe).

María Consuelo Pons Lafuente

en conversation avec Joaquín Dicenta

La poésie de María Consuelo Pons Lafuente dans *
En la nueva tierra la paz* se dresse à la fois comme
une lamentation et un avertissement. Dès le premier
vers, la poétesse dépeint un pays qui s'effondre sous
le joug étranger, vendu aux enchères à l'ambition, réduit
à un tel point qu'il craint de perdre un jour jusqu'à son
nom. Cette image initiale – un territoire vendu morceau
par morceau – instaure le poème comme une forme de
dénonciation éthique, où la paix n'est pas un état perdu,
mais un bien précieux dérobé. Le peuple, bercé par
des pièces de monnaie qui tombent comme un faux
baume, semble prisonnier d'une passivité forcée,
presque rituelle. La poétesse observe, dénonce, éveille.

Cette perspective à la fois critique et empreinte de
compassion trouve un écho profond dans l'œuvre de
Joaquín Dicenta, écrivain classique né à Calatayud
mais étroitement lié à Móstoles par son influence sur la
tradition sociale espagnole. Dramaturge et poète à la
conscience prolétaire exacerbée, Dicenta a transformé
l'injustice en matière littéraire. Dans des œuvres comme
Juan José, la dénonciation sociale devient tangible, le
conflit, une plaie ouverte. Son écriture, à l'instar de
celle de Pons Lafuente, ne se contente pas de décrire :
elle interpelle, dérange et exige une réaction morale.

Les deux auteurs partagent une conviction fondamentale : la paix ne peut exister là où règne l'inégalité. Pons Lafuente l'exprime à travers des images bouleversantes – terres en guerre, récoltes détruites, blé périssant dans les fissures – qui montrent que la violence n'est pas qu'un acte isolé.

Non pas une guerre, mais un lent processus d'érosion qui affecte la terre, la mémoire et le quotidien. Dicenta, de son théâtre social, aurait reconnu dans ces images la même structure d'oppression qu'il dénonçait : les forts dévorant les faibles, la dignité humaine réduite à l'état de marchandise, l'injustice érigée en système.

Cependant, la différence entre les deux est révélatrice. Dicenta écrit à partir de l'immédiateté du conflit humain, de la tension dramatique entre des personnages qui incarnent des forces sociales opposées.

Sa dénonciation est directe, frontale, presque physique. Pons Lafuente, en revanche, adopte un ton plus visionnaire, presque prophétique. Son poème oscille entre chronique et allégorie : le pays vendu aux enchères, la terre blessée, le déluge imminent, la colombe qui s'élève.

Là où Dicenta montre la lutte, elle montre le cycle : destruction, purification, renaissance.

Et pourtant, tous deux s'accordent sur un point crucial : l'espoir n'est pas naïveté, mais résistance. Chez Dicenta, l'espoir se manifeste par la rébellion, par la dignité qui refuse de disparaître. Chez Pons Lafuente, il apparaît comme une

Une promesse symbolique : après la tempête, une colombe annonce la renaissance de la paix. Cette image finale, qui évoque le mythe du déluge et le renouveau du monde, n'adoucit pas la dureté du poème ; elle l'illumine. La paix n'est pas un don, mais une reconstruction. Ce n'est pas un état, mais un processus.

Ainsi, « Dans la nouvelle terre de paix » peut être lu comme un prolongement contemporain de l'impulsion éthique que Dicenta incarnait dans son œuvre : la nécessité de regarder l'injustice en face sans détourner le regard, de nommer la violence structurelle, de se souvenir que la paix ne peut naître que là où la dignité humaine est respectée. Pons Lafuente, dans un ton des plus symboliques et méditatifs, s'empare de cet héritage et le transforme en une vision poétique où la terre blessée peut encore renaître.

Ces deux auteurs, chacun de son époque et de sa langue, nous rappellent que la paix n'est pas un rêve, mais un travail. Un travail qui commence par la reconnaissance de la blessure et s'achève par l'imagination d'un monde nouveau.

G. Campisi

LA PAZ¹

Giuseppe Malerba

Vous ne pouvez ni l'acheter ni l'inventer.
sans déraciner les mauvaises herbes de la haine,
si profondément enraciné dans votre esprit.
Cela n'exclut pas le harcèlement ou les méthodes
complexe et coûteuse, causée
En raison de vos conflits internes, mais c'est possible.
La paix, si elle n'est pas motivée par des intérêts communs
et les principes d'une vision globale ne peuvent pas soutenir
Les équilibres mondiaux évoluent rapidement.

Giuseppe Malerba, né à Terlizzi (Bari), vit à Sant'Ilario d'Enza (Reggio Emilia). Il a publié plusieurs recueils de poésie, salués par la critique dans des revues spécialisées. Lauréat de nombreux premiers prix, il est membre de plusieurs académies. Il a reçu trois prix pour l'ensemble de son œuvre : le prix « Historium » (Vasto), « Giosuè Carducci » (Rome) et « Ville de Pomigliano d'Arco » (Naples).

¹ Extrait du recueil de poèmes Symphonies... à voix basse.

Giuseppe Malerba et Antonio Machado : deux manières d'envisager la paix d'un point de vue clair

À la lecture de « Paix » dans sa version espagnole, la voix de Giuseppe Malerba se révèle celle d'un poète observant le monde avec une lucidité quasi morale. Son poème n'idéalise ni ne présente la paix comme un état idyllique : il la conçoit comme une tâche ardue, exigeant l'extirpation de la haine, la confrontation des dissensions intérieures et la défense de grands principes garantissant l'équilibre du monde. C'est une vision sobre, directe et sans fioritures qui invite le lecteur à l'introspection avant le regard porté sur le monde.

Cette attitude rappelle profondément celle d' Antonio Machado, l'un des plus grands poètes espagnols du XX^e siècle. Machado, notamment dans ses réflexions sur la coexistence, la justice et la responsabilité individuelle, partage avec Malerba une conviction essentielle : la paix n'est ni un don ni une abstraction, mais une construction éthique qui prend racine au cœur de l'être humain. Dans son œuvre, la transformation sociale commence toujours par une transformation intérieure.

Malerba exprime la même chose lorsqu'il affirme que la paix ne peut exister tant que les racines de la haine persistent en chaque individu.

Les deux poètes partagent également une méfiance envers les solutions de facilité. Dans « La paz » (La Paix), Malerba reconnaît que cet idéal n'exclut ni les difficultés, ni les tensions, ni les méthodes coûteuses. Machado, fort de son expérience historique, savait que l'harmonie ne s'atteint pas sans effort, sans dialogue, sans un examen approfondi de ses propres préjugés. Tous deux le comprennent.

Cette paix est un équilibre fragile qui exige vigilance et maturité.

Il existe également un point de convergence particulièrement significatif : l'idée que la paix ne peut se maintenir que si elle repose sur des principes larges, partagés et quasi universels. Malerba l'exprime clairement lorsqu'il souligne que la paix a besoin d'intérêts communs et d'une vision d'ensemble pour préserver l'équilibre du monde. Machado, dans sa réflexion plus philosophique, insiste sur le fait que la coexistence humaine ne peut s'épanouir que lorsque l'égoïsme individuel est surmonté et qu'une perspective plus généreuse, ouverte et humaine est adoptée.

Et pourtant, ce qui frappe le plus, c'est le ton. Malerba écrit avec une sobriété presque méditative, comme quelqu'un qui a compris que la paix est une quête silencieuse. Machado, avec son style serein et méditatif, évite lui aussi la grandiloquence : il privilégie la simplicité des mots, la clarté des images et l'intimité de la vérité. Les deux poètes partagent une esthétique de la clarté morale.

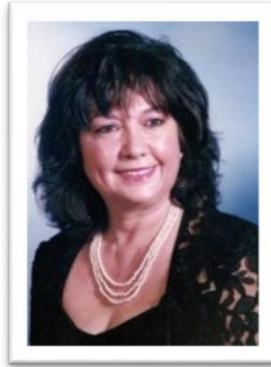
Ainsi, côte à côte, Malerba et Machado semblent dialoguer depuis deux époques différentes, mais avec la même sensibilité. Le premier parle d'une conscience contemporaine, marquée par les mutations rapides du monde. Le second, d'une Espagne qui
Il cherchait un sens à ses propres fractures.

Mais tous deux s'accordent sur l'essentiel : la paix n'est pas un état, mais un chemin ; ce n'est pas un désir, mais une responsabilité ; ce n'est pas un rêve, mais une forme de lucidité.

G. Campisi

PAIX

Soledad Martínez



Paix, paix bénie et tant désirée !
Le monde en est dépourvu,
les hommes l'ignorent, et sur
toute la terre, la vengeance,
l'envie et le chagrin règnent
avec une violence inouïe.

Toi qui as donné des ailes aux oiseaux
et des hommes à ton image, donne la paix et
le soleil au monde entier et fais-nous
ressentir tes merveilles, mais donne-
nous, donne-nous la paix et la joie chaque
jour, Seigneur, chaque jour.

Alors, peut-être, la paix entre
nos mains, pourrons-nous conquérir,
dominer les guerres, l'air, la mer,
l'aura de chaque homme, les
peurs, les luttes, la liberté, en
nous sentant frères de toute
l'humanité.

Oh ! La paix, comme l'amandier en fleurs.

Oh ! La douce et sereine paix que
tu nous offres chaque jour,
comme le soleil chaque matin.

L'éveil, une sensation divine, à la
lumière, à la paix, à la vérité, à ce
Dieu qui nous attend tous là où il n'y a ni
douleur ni solitude.

Soledad Martínez – Poétesse, comédienne, monologues, récitals de poésie. Publications : « Inspiration Spoke to Me » (Collection Biznaga, 1999) ; « Hommages » (Collection Gibralfaro, 2001).
« La voix de ma poésie ». Collection BIB-RAMBLA. 2010. « POÉSIE "Feu sacré" 2022.
Œuvres poétiques publiées dans 9 anthologies. Livre audio de « Les Villes invisibles » (2022).

Soledad Martínez en dialogue avec Fray Luis de León

Le poème de Soledad Martínez dans Paz s'ouvre sur une invocation directe, presque liturgique : « Paix, paix bénie et tant désirée ! » Dès ce premier vers, l'auteure situe son poème dans un territoire où la paix n'est pas seulement un état social, mais une présence sacrée, une force que le monde a perdue et que les hommes ne savent plus reconnaître. Sa voix s'élève comme une supplique, consciente que l'humanité est prisonnière de la vengeance, de l'envie et du chagrin, et que seule l'intervention divine peut restaurer l'harmonie perdue. La paix, dans son poème, est un don demandé avec humilité, mais aussi avec urgence : « Donne-nous la paix et la joie / chaque jour, Seigneur, chaque jour. »

Cette dimension spirituelle, qui fait de la paix un pont entre l'humain et le divin, trouve un profond écho dans l'œuvre de Fray Luis de León, l'un des grands classiques de la Renaissance espagnole. Dans des poèmes tels que « Vida retirada » (Vie retirée) et « Noche serena » (Nuit sereine), Fray Luis conçoit la paix comme un état intérieur qui ne peut être atteint que dans la proximité de Dieu, loin du tumulte du monde, de ses passions et de ses conflits. Pour lui, la paix est clarté, tranquillité, vérité ; une lumière qui descend sur l'âme et l'harmonise. Soledad Martínez partage cette vision : la paix n'est pas seulement un idéal moral, mais une expérience spirituelle qui illumine le quotidien.

Pendant, la différence entre les deux poètes est révélatrice. Fray Luis recherche la paix dans le retrait, le silence, la contemplation. Sa poésie aspire à élever l'âme au-dessus du tumulte du monde, vers une sphère où règne l'harmonie divine. Soledad Martínez, quant à elle, ne se retire pas du monde : elle l'affronte de front.

Elle reconnaît sa violence, son désordre, sa souffrance. Son appel naît précisément de ce constat : l'humanité est blessée, et seule la paix – comprise comme grâce – peut la guérir. Là où Fray Luis trouve refuge dans la sérénité intérieure, elle implore une paix qui transforme la terre, qui triomphe des guerres, des peurs et des luttes, qui fait de tous les êtres humains des frères et sœurs.

Et pourtant, tous deux s'accordent sur un point essentiel : la paix est indissociable de la lumière. Chez Fray Luis, la lumière divine ordonne le cosmos et l'âme ; chez Soledad Martínez, la paix apparaît « comme le soleil chaque matin », telle une révélation qui éveille l'humanité à la vérité et à l'amour. L'image de l'amandier en fleurs, qu'elle utilise pour évoquer la paix, aurait pu être écrite par Fray Luis lui-même : c'est la nature transfigurée, symbole de pureté, de renaissance, d'harmonie.

Il y a aussi une affinité de ton. Les deux poètes écrivent avec une spiritualité sereine, sans stridence, sur un rythme qui évoque la prière. La répétition...

« Donne-nous, donne-nous la paix » résonne comme un mantra, à l'instar de la cadence des vers de Fray Luis qui aspire au calme, à la clarté, à une harmonie intérieure. La poésie de Soledad Martínez, à l'image de celle du moine de la Renaissance, ne cherche pas à convaincre, mais à élever les âmes.

Ainsi, Paz peut être perçu comme un héritier contemporain de la tradition spirituelle incarnée par Fray Luis de León au Siècle d'or. Ces deux poètes, d'époques et de langues différentes, nous rappellent que la paix n'est pas seulement un désir humain, mais une vocation divine ; non seulement une aspiration sociale, mais une forme d'éveil.

Dans les deux cas, la paix est lumière, vérité et renaissance. Et dans les deux cas, la poésie devient un acte de foi en la possibilité d'un monde meilleur.

G. Campisi

LA PAIX EN BOSNIE-HERZÉGOVINE

Mais Pavlović

Paix à la Bosnie-Herzégovine !

La paix sous son ciel bleu,

avec son soleil, sa lune et ses étoiles !

Que la paix soit avec toi dans tes bras chaleureux !

Paix à cette terre souffrante et blessée,

baignée

de sang et de haine !

La paix entre leurs peuples, leurs cultures et leurs langues !

Que la paix soit avec vous, avec moi,

avec eux et avec tous les hommes de bonne volonté !

Paix en Dieu,

qui fait de nous des frères et sœurs dans

l'unité de la diversité.

Pavlović est né en 1952 à Gradac, près de Neum, en Bosnie-Herzégovine. Écrivain et universitaire croate, il a publié 36 recueils de poésie.

Mais Pavlović en dialogue avec Frère Luis de León

Le plaidoyer de Pero Pavlović pour la paix jaillit d'une plaie encore vive. Ce n'est pas un poème qui contemple le monde de loin, mais celui qui exprime le tremblement d'une terre meurtrie par le chagrin.

Lorsque le poète appelle à la paix « sous son ciel bleu » ou dans le « sein chaleureux » de la Bosnie-Herzégovine, il ne décrit pas un paysage : il cherche à lui rendre son innocence perdue. La répétition insistante du mot « paix » agit comme une incantation, comme si la poésie pouvait panser les plaies de l'histoire. Et pourtant, au cœur de cette urgence civique, le poème s'ouvre sur une dimension spirituelle : la fraternité humaine comme don divin, la diversité comme une unité possible.

Si l'on se tourne vers la tradition espagnole, la voix qui résonne le plus fortement avec celle de Pavlović est celle de Fray Luis de León, bien qu'à première vue, leurs approches semblent diamétralement opposées. Fray Luis écrit depuis un lieu de sérénité recherchée, depuis le besoin de se retirer du tumulte du monde pour retrouver l'harmonie intérieure. Mais chez l'un comme chez l'autre, une même conviction anime la pensée : la paix n'est pas seulement un état politique, mais un mode de vie, une profonde restauration de l'être humain.

Chez Pavlović, la paix est un cri qui s'élève de la terre blessée ; chez Fray Luis, elle descend comme une lumière qui guide l'âme. L'un regarde vers l'horizon dévasté d'un pays qui doit se réconcilier avec lui-même ; l'autre vers l'intériorité de l'individu qui doit se réconcilier avec sa propre nature. Mais tous deux s'accordent sur un point :

La paix est un acte de retour : un retour à la dignité, à l'harmonie, à la vérité de l'humanité.

La nature joue un rôle similaire dans les deux œuvres. Pavlović évoque le ciel, le soleil, la lune, les étoiles : des éléments qui subsistent même lorsque l'humanité s'autodétruit. Fray Luis, quant à lui, trouve dans le verger, la fontaine, l'ombre de l'arbre, un modèle d'équilibre que l'humanité devrait imiter. Dans les deux cas, la nature apparaît comme un espace où la paix est encore possible, un rappel que l'harmonie n'a pas totalement disparu.

La différence essentielle réside dans le ton. Pavlović écrit sous l'impulsion d'un moment historique déchiré ; Fray Luis, dans la contemplation d'un ordre éternel. Mais cette différence ne les sépare pas : elle les complète. Le premier nous rappelle que la paix est nécessaire ici et maintenant, entre des peuples et des langues spécifiques ; le second, que la paix ne peut se maintenir que si elle puise sa source dans un fondement spirituel plus profond.

Ainsi, le dialogue entre les deux poètes révèle une vérité qui transcende les siècles et les frontières géographiques : la paix est toujours une double tâche, extérieure et intérieure, historique et spirituelle. Pavlović la revendique pour un pays ; Fray Luis la revendique pour l'âme. Et dans cette double revendication, rayonne le même espoir : que les êtres humains, malgré tout, puissent redevenir frères et sœurs les uns des autres et du monde qu'ils habitent.

G. Campisi

POUR GÉNÉRER LA PAIX

María del Socorro Maestro Payró

Que la paix enveloppe le monde de
son manteau de joie, qu'un
amour profond naisse sur les
champs de bataille, que les
bombes et les missiles se
dissipent instantanément
et se transforment en mots
qui caressent les âmes, les
réconfortent et les bénissent.
Que la voix des poètes
dénonce les injustices,
défende la paix, la liberté, l'amour,
le pardon, le respect
de la vie, la solidarité et
la compassion.
Votre mission est
de créer la paix !

María del Socorro Maestro Payró (GEMINI) est née à Veracruz, Ver.
et vit à Mexico, au Mexique.

Écrivain et poète. Vice-président pour le Mexique de l'Organisation
mondiale des troubadours (OMT). Membre de The Cove/Rincón
International. Auteur des ouvrages « Plénitude au printemps » et
« Vous croyez ? Eh bien, non... »

On retrouve ses œuvres dans des anthologies nationales et
internationales.

María del Socorro Maestro Payró en dialogue avec Netzahualcōyotl

Dans * Generating Peace Is Your Mission *, la poésie de María del Socorro Maestro Payró s'élève comme un chant lumineux où la paix n'est pas un simple souhait, mais une responsabilité humaine. Dès le premier vers – « Que la paix enveloppe le monde / de son manteau de joie » – l'auteure conçoit la paix comme une force active, presque tangible, capable de recouvrir la terre et de transformer même les espaces les plus dévastés. Sa vision est profondément performative : les bombes et les missiles peuvent « devenir des mots », et ces mots, loin de blesser, « caressent les âmes, / les réconfortent et les bénissent ». La poésie, à ses yeux, n'est pas un ornement : c'est un instrument de transformation morale.

Cette conception du verbe comme force créatrice trouve un puissant écho dans l'œuvre de Netzahualcōyotl, le grand poète classique du Mexique préhispanique. Dans ses chants, le verbe est un pont entre le monde humain et le monde divin, un outil capable de façonner la vérité, de consoler, d'élever. Pour Netzahualcōyotl, la poésie est un acte sacré : « Est-il vraiment possible de vivre enraciné dans la terre ? » demande-t-il, et dans cette question réside la même conscience qui anime le poème de Maestro Payró : le besoin de trouver sens, harmonie et beauté dans un monde marqué par la fragilité et les conflits.

Cependant, la différence entre les deux poètes est révélatrice. Netzahualcōyotl envisage la paix d'un point de vue métaphysique : la sérénité naît de la conscience de l'éphémère, de l'acceptation que la vie est un chant bref qu'il faut vivre pleinement et avec respect. Sa paix est intérieure, philosophique, liée à la contemplation du monde et à la quête du divin. Maestro Payró, quant à lui, écrit avec une urgence éthique : la paix doit être défendue, proclamée, construite. Il ne suffit pas de la comprendre ; il faut...

pour la générer. Son poème est un appel à l'action, un mandat qui s'adresse directement au lecteur : « Générer la paix / est votre mission ! »

Et pourtant, ils s'accordent sur un point essentiel : la paix naît des mots. Pour Netzahualcōyotl, le langage poétique est une manière d'ordonner le monde, d'honorer la vie, de se rapprocher du divin. Pour Maestro Payró, les mots sont une arme bienveillante qui remplace la violence, un baume qui guérit, un geste qui bénit. Tous deux croient au pouvoir transformateur du langage : la poésie ne décrit pas la paix, elle l'invoque.

Il existe également une affinité dans leur conception de l'humanité. Maestro Payró imagine un monde où les poètes dénoncent les injustices et défendent la liberté, le pardon et la solidarité. Netzahualcōyotl, d'un point de vue philosophique, appelle lui aussi à la fraternité, à l'humilité et à la conscience que tous les êtres humains partagent un destin commun. Chez l'un comme chez l'autre, la paix est indissociable de la compassion.

Ainsi, « Générer la paix est votre mission » peut être lu comme un héritier contemporain de l'impulsion spirituelle qui animait la poésie de Netzahualcōyotl : la conviction que la parole est un acte sacré, capable de transformer le monde. Le maestro Payró s'approprie cet héritage et le projette dans le présent, transformant la poésie en un appel éthique, une responsabilité partagée, une mission humaine.

Ces deux poètes, issus d'époques et de cultures différentes, nous rappellent que la paix n'est pas un rêve passif, mais une création. Une création qui prend racine dans les mots et se déploie dans la vie. Une création qui, telle une chanson ancestrale, résonne encore en nous.

G. Campisi

ORACLE

Cristina Pizarro Soldi

Thérèse contemple les buissons du verger.
découvrir quelque chose de caché dans la graine
 toujours invisible.

Souvenez-vous du fracas des vagues
 de cet après-midi sombre

craint le retour de violentes tempêtes

Il se jette dans la partie la plus profonde de la mer
trouver un hippocampe

et
 dans la demeure silencieuse

 rejoint son bien-aimé.

Les cloches sonnent joyeusement.

Ce qui est visible maintenant est éternel.

Cristina Pizarro Soldi - Buenos Aires, Argentine.

Poète et essayiste, il a publié treize recueils de poésie, six ouvrages de théorie littéraire et des articles critiques dans *Alba de América* et d'autres revues littéraires. Premier prix de poésie, Gente de Letras, Buenos Aires, 1996. Diplôme d'honneur de l'Institut littéraire et culturel hispanique de Californie, 2007. Master en poésie internationale, Commissione di Lettura Internazionale, Trente, 2013. Prix « Ambassadeur Rubén Vela » pour l'ensemble de son œuvre poétique, 2014. Études de troisième cycle en écriture et créativité, 2020. <https://www.youtube.com/channel/>

UCYSlasBzCL0WeS1BcbI7L8g

Cristina Pizarro Soldi en dialogue avec Oliverio Girondo

La poésie de Cristina Pizarro Soldi dans *Oráculo* se déploie comme une vision intime où le quotidien —
Un jardin, quelques buissons, une graine — tout s'ouvre au symbolique et au transcendant. Thérèse, figure centrale, contemple, se souvient, craint, se jette à la mer et rejoint enfin son bien-aimé dans une « demeure silencieuse ». Le poème se déploie comme un petit rite initiatique : de la graine invisible à la rencontre amoureuse, de la peur à la révélation, du caché à l'éternel. L'image finale — « Ce qui est visible maintenant est éternel » — agit comme un sceau mystique, presque une épiphanie qui transforme l'expérience en destinée.

Cette sensibilité, où la réalité se mue soudain en métaphysique, trouve un fascinant contrepoint dans l'œuvre d' Oliverio Girondo, l'un des plus grands poètes classiques de Buenos Aires. Bien que Girondo soit souvent associé à l'humour, à la rupture et à l'expérimentation d'avant-garde, des ouvrages comme * *Persuasión de los días** (Persuasion des jours) ou **En la masmédula** (Dans la moelle) révèlent une dimension profondément spirituelle, où le corps, le désir et la perception deviennent des portes vers l'absolu. Girondo, à l'instar de Pizarro Soldi, comprend que le visible n'est qu'un seuil : derrière une image minimale — un geste, un frémissement, un éclair — l'éternel peut se révéler.

Cependant, la différence entre les deux est révélatrice. Pizarro Soldi écrit à partir d'images douces, presque contemplatives : le verger, la graine, la mer, l'hippocampe. Son ton est intime, délicat, chargé de résonances mythiques. Girondo, en revanche, jaillit d'un langage explosif et exubérant, où la perception est...

Elle se fragmente et se multiplie. Là où Cristina construit un voyage intérieur qui culmine dans l'union amoureuse, Gironde déconstruit souvent l'expérience pour en révéler l'intensité, le vertige, la force vitale.

Et pourtant, ces deux œuvres partagent un noyau profond : la conviction que l'amour et la perception transforment la réalité. Dans Oracle, Thérèse surmonte sa peur, se jette à l'eau, rencontre un être mythique et s'unit à son bien-aimé. Dans Gironde, l'amour est aussi un saut, un débordement, une manière de transcender les limites de soi.

Les deux poètes conçoivent la rencontre amoureuse comme un acte de révélation : il ne s'agit pas seulement d'un lien humain, mais d'un accès à une autre dimension de l'être.

Il existe également une affinité dans leur manière d'appréhender l'image de la mer. Chez Pizarro Soldi, la mer est profondeur, risque, transformation. Chez Gironde, elle apparaît comme un espace d'intensité sensorielle, un territoire où l'identité se dissout et se réinvente.

Dans les deux cas, la mer est un symbole de transit : un passage vers l'inconnu.

La cloche joyeuse qui clôt le poème de Pizarro Soldi pourrait être perçue comme un écho de la musicalité intérieure de Gironde, de ce rythme qui pulse à travers ses vers même lorsqu'ils semblent se briser. La cloche annonce une révélation ; Gironde, dans son style unique, recherche lui aussi cet instant où les mots touchent à l'ineffable.

Ainsi, Oráculo peut se lire comme une œuvre qui, avec sérénité et délicatesse, s'inscrit dans la tradition de Buenos Aires d'introspection et de quête de l'absolu. Cristina Pizarro Soldi et Oliverio Gironde, chacun à travers sa propre perspective esthétique, s'accordent sur un point essentiel : la poésie est une manière de voir au-delà du visible, une manière de transformer l'éphémère en éternel.

G. Campisi

ÊTRES HUMAINS

Chicha Cerecedo Rego

L'aspect le plus complexe de l'ÊTRE HUMAIN

Il se situe entre le BIEN et le MAL,

car l'immense poids pèse sur chacun

avec quelques directives

et

liberté.

Chicha Cerecedo Rego vit et travaille à A Puebla do Caramiñal, La Corogne, Espagne. Publications et collaborations : Elle est répertoriée dans l'International Biographical Dictionary, 1997, IBC, Cambridge, Angleterre. Elle contribue trimestriellement au magazine de fiction, de non-fiction et de poésie Miscelánea Literaria... en Espagne depuis l'hiver 2015. Son travail apparaît dans les anthologies de poésie de Clarín, Brisas poéticas modernas (poésie latino-américaine et espagnole, Californie, États-Unis), Exposición poética - Artístico-literario internacional (Las Ediciones Paisaje) et Celebridades de la última década del siglo. XX (Académie mondiale de littérature moderne).

Publications à la Generalitat de la Conselleria de Seguridad Social de Valencia de 1995 à 1999, ainsi que dans la revue El Ateneo del Nord en 1991 et 1992. Dans une anthologie de poésie Galice 1990.

Livres : Lazos 2015 ; Caminando avec les Sentidos 2015 ; La fille de la ville 2016, 3e édition ; Despertar en el año crepusculaire 2016 ; Huellas de tiempo 2016; El océano del olvido 2017. Tous publiés par Edizioni Cardeñoso, Vigo. Ses derniers livres de poésie bilingues publiés par Edizioni Universum : « Arena e agua » (italien, espagnol, anglais) ; « Sueño y realidad » (italien, espagnol, galicien) ; « Fragmentos para ti » (espagnol, galicien) ; « Ramas al viento » (italien, espagnol, français) ; « Mirando a la Esperanza del Mundo » (espagnol) ; « Melodía espiritual » (italien, espagnol).

Chicha Cerecedo Rego et Rosalía de Castro : un dialogue galicien sur la condition humaine

La poésie de Chicha Cerecedo Rego dans L'être humain
Elle se présente comme une réflexion murmurée presque à voix basse, mais avec la fermeté de quelqu'un qui a atteint une vérité qui se suffit à elle-même. Le poème est bref, à peine quelques vers, et pourtant il recèle une idée plus profonde que bien des pages : l'existence humaine comme un équilibre instable entre le bien et le mal.

Chicha ne dramatise pas, ne hausse pas le ton ; elle se contente d'affirmer. Et dans cette retenue réside une profondeur insoupçonnée. Les êtres humains, dit-elle, vivent au sein de forces qui influencent chacun d'eux, et ils le font selon certaines règles et avec une certaine liberté. Ce dernier mot – liberté – ouvre le poème à un territoire éthique non pas imposé, mais offert.

Ce regard essentiel, presque nu, trouve un écho naturel chez Rosalía de Castro, la grande voix galicienne qui sut faire de l'introspection un mode de connaissance. Rosalía, avec sa sensibilité à la fois blessée et lumineuse, comprenait aussi que les êtres humains sont divisés, qu'en eux coexistent des pulsions opposées, des désirs contradictoires et des ombres qui ne se dissipent jamais complètement. Dans *Follas novas* et *En las orillas del Sar*, cette tension ressurgit sans cesse : la joie qui se brise, la tristesse qui illumine, l'espoir qui lutte pour survivre. Rosalía n'exprime pas la dualité morale comme le fait Chicha, mais elle la vit, la respire et la transforme en musique.

Il existe entre elles une affinité qui ne tient pas au style, mais à leur perspective. Chicha observe l'humanité avec lucidité ; Rosalía, avec émotion. Mais toutes deux s'accordent à dire que l'existence n'est pas un chemin linéaire, mais...

Un territoire où s'entrecroisent des forces que nous ne savons pas toujours maîtriser. Chicha l'exprime avec la concision d'une phrase ; Rosalía, avec la vibration d'un sentiment incessant. Et pourtant, chez l'une comme chez l'autre, vibre la même compassion : la certitude que les êtres humains sont fragiles, contradictoires, vulnérables, et que c'est précisément pour cette raison qu'ils méritent d'être compris.

La différence la plus profonde entre elles réside dans leur approche de cette complexité. Chicha écrit à partir d'une synthèse, comme si chaque mot avait été choisi après en avoir écarté tant d'autres. Rosalía, elle, écrit à partir d'un débordement intérieur, d'une voix qui se fraye un chemin à travers les doutes et les tremblements. Là où l'une définit des limites, l'autre les repousse. Là où l'une affirme, l'autre questionne. Mais toutes deux, chacune imprégnée de son époque et de sa sensibilité, posent un regard sur l'humanité mêlant lucidité et tendresse, un regard qui les unit par-delà les distances qui les séparent.

Placées face à face, Chicha Cerecedo Rego et Rosalía de Castro semblent converser depuis deux Galices différentes — l'une contemporaine, l'autre du XIXe siècle —

Mais avec la même intuition : exister, c'est évoluer entre des forces opposées, et la liberté, si infime soit-elle, est l'espace où chacun décide qui il est. En ce sens, *L'Être humain* peut être lu comme un prolongement moderne de la question de Rosalía : que sommes-nous, qu'est-ce qui nous anime, qu'est-ce qui nous divise ? Et la poésie, dans les deux œuvres, apparaît comme le lieu où cette question trouve sa forme la plus authentique.

G. Campisi

L'UTOPIE HUMAINE

Susana Ríbolo

Au seuil du château

de ma philosophie

Une utopie se réfugie, agitée.

Le froid la glace dans l'obscurité de la nuit.

Elle meurt de faim, de pleurs et de sang.

Chimère onirique humaine

Il ne devrait pas être installé dans un endroit qui prête à confusion.

Je veux la sentir vibrante de vie,

même s'il est en lambeaux

Entre mirages et réalité.

Utopie, chimère, rêve

chaque être humain.

La paix ne se trouve qu'à l'intérieur.

Susana Ríbolo - Née à Hersilia, province de Santa Fe, Argentine, le 20 avril 1950, et réside à Ceres, une ville de la même province. Professeure responsable du programme de langue et littérature jusqu'en 2009, elle a pris sa retraite cette année-là et a poursuivi ses études linguistiques. Elle a obtenu un diplôme de technicienne supérieure en édition de textes à l'Institut supérieur de langues Eduardo Mallea de Buenos Aires. Elle a également suivi des cours à distance sur la rédaction de comptes rendus de lecture à Cálamo y Cran, un centre de formation continue à Madrid, en Espagne. Elle était membre du groupe Juglares de Luz y Lorca. Actuellement, elle anime des ateliers de littérature et de théâtre. Elle apprécie les échanges avec d'autres lecteurs, écrivains et internautes, et contribue à des anthologies de poésie régionales et internationales.

Susana Ríbolo et Juan L. Ortiz : Deux perspectives de Santa Fe sur l'utopie intérieure

La poésie de Susana Ríbolo dans **Human Utopia** naît sur le seuil : celui du « château de ma philosophie », un espace intime où l'auteure observe comment une utopie – fragile, tremblante, presque blessée – cherche refuge. L'image est saisissante : l'utopie n'apparaît pas comme un idéal lumineux, mais comme une créature vulnérable, transie de froid, souffrant de la faim, des larmes et du sang. Ríbolo ne la place pas sur un piédestal, mais dans un coin obscur où elle lutte pour survivre. Et pourtant, la poétesse ne la renie pas : elle veut la sentir « vibrante de vie », même si elle est déchirée entre mirages et réalité. L'utopie, dit-elle, est humaine ; et la paix, si elle existe, ne peut naître qu'en elle.

Cette façon de concevoir l'utopie – non pas comme un horizon politique, mais comme un état intérieur – On retrouve un profond écho dans l'œuvre de Juan L. Ortiz, grand poète d'Entre Ríos, figure incontournable de la littérature argentine et l'une des voix les plus délicates et contemplatives du Litoral. Bien qu'Ortiz ne soit pas né à Santa Fe, son œuvre est intimement liée à la région : sa poésie dialogue avec le fleuve Paraná, les villes riveraines et la sensibilité litorale qui unit Santa Fe, Entre Ríos et Corrientes dans un même souffle poétique. Et c'est précisément dans ce souffle que réside le point de convergence avec Ríbolo.

Ortiz conçoit également l'utopie comme un état intérieur, une manière de contempler le monde avec délicatesse. Dans ses poèmes, l'espoir n'est ni un programme ni un slogan : c'est un frémissement, une faible lueur qui tient à peine, à l'image de l'utopie de Ríbolo qui se réfugie dans le château de la philosophie. Ortiz sait que

La beauté est fragile, la paix est fragile, tout ce qui est humain est fragile. Et pourtant, il s'obstine à la contempler, à la préserver, à lui accorder une place. Ribolo fait de même : il protège son utopie, même si elle est déchirée, même si elle n'est plus qu'un fil de vie.

Il existe entre eux une affinité dans leur compréhension de la vulnérabilité. Ribolo écrit : « Le froid la glace dans la nuit noire / la faim, les larmes et le sang la tuent. » Ortiz, dans nombre de ses poèmes, observe lui aussi comment la beauté tremble, comment la lumière s'éteint, comment l'espoir devient presque imperceptible. Mais aucun des deux n'y renonce. L'utopie, pour l'un comme pour l'autre, n'est pas un triomphe : c'est une résistance. Une petite flamme protégée par les mains.

La différence entre eux réside dans le ton. Ribolo écrit à partir d'un monde intérieur qui oscille entre philosophie et émotion, entre lucidité et angoisse.

Ortiz écrit dans une contemplation quasi mystique, où l'utopie se fond dans le paysage, dans le fleuve, dans le souffle même du monde. Là où Ribolo parle de fils, Ortiz parle de brumes. Là où elle voit des mirages, il voit des reflets. Mais tous deux partagent la certitude que la paix se trouve non pas à l'extérieur, mais à l'intérieur.

Debout l'un en face de l'autre, Susana Ribolo et Juan L. Ortiz semble converser à partir de deux sensibilités distinctes — l'une plus philosophique, l'autre plus contemplative — Mais avec la même intuition : l'utopie humaine est fragile, et pourtant nécessaire. Elle ne réside pas dans de grandes déclarations, mais au plus profond de chaque personne. Et la paix, si jamais elle advient, ne viendra pas du monde : elle viendra de l'âme qui la soutient.

G. Campisi

POUR LA PAIX

María Rosa Rzepka

La vie recommence à chaque pas, à
chaque instant elle renaît et la quête
incessante du bien-être, le désir de s'ouvrir
au monde chaque jour, prennent forme.

Il existe des gens qui errent à travers le monde, pauvres
et en quête de paix et d'un repas. Sans culpabilité
ni comptes à rendre, ils sont les vestiges d'une haine
qui anéantit.

La haine et la corruption vont de pair,
décidant de l'avenir et de l'ignominie tandis
que des peuples meurtris marchent très lentement vers la
mort, sans aucune issue.

Face à l'horreur, semons la poésie, la paix et le
chant, en partageant tout.

Même si la barbarie, le manque d'humanité et la
haine de la vie se sont installés.

Si la violence s'oppose à nos gestes, redoublons d'efforts
sans relâche.

Assez des armes, assez des peuples soumis par la
couleur de leur peau, leur race ou les mensonges.
Des fleurs de différentes couleurs

Ils embellissent l'environnement, ils lui donnent de la dignité.

Qu'importe leur couleur si elles nous offrent leur
parfum et leur beauté, une symphonie ?

Plus d'armes, que notre guerre cesse
écrit par des enfants têtus
Apprendre les lettres, se cultiver
construire un nouveau monde où règnent
la paix comme allégorie suprême
Leurs voix s'élevèrent en chœur pour
chanter l'Ode à la joie.

María Rosa Rzepka, écrivaine par passion et par courage.
Participant dont les œuvres ont été primées lors de concours
nationaux et internationaux. Genres
Domaines d'expertise : poésie, nouvelles, romans courts, arts
visuels (dont la photographie). Six ouvrages publiés et
participation à diverses anthologies.
Résident de Florencio Varela, province de Buenos Aires,
Argentine.

María Rosa Rzepka et Alfonsina Storni : Deux voix de Buenos Aires qui sèment la paix de la blessure du monde

La poésie de María Rosa Rzepka dans **Pour la Paix** se déploie comme une longue respiration, mêlant dénonciation, compassion et espoir. Dès le premier vers – « La vie recommence à chaque pas » – l'auteure établit une perspective qui refuse de se résigner : même dans un monde déchiré par la haine, la corruption et la misère, la vie s'obstine à renaître. Son poème est un voyage à travers les plaies du présent : les villes ensanglantées, les innocents errant sans culpabilité, la barbarie qui plane comme une ombre sans fin. Mais, face à cette horreur, Rzepka propose un geste profondément humain : semer la poésie, semer le chant, tout partager. Pour elle, la paix n'est pas un concept abstrait, mais une pratique construite par des actions, des mots, des gestes qui s'opposent à la violence.

Cette sensibilité, qui allie une lucidité critique à une tendresse résiliente, trouve un écho naturel dans l'œuvre d'Alfonsina Storni, l'une des grandes voix classiques de Buenos Aires. Bien que Storni n'aborde pas explicitement la paix dans ses écrits, sa poésie est imprégnée de la même tension qui traverse le poème de Rzepka : la lutte entre un monde hostile et la nécessité de préserver la dignité humaine. Dans des textes tels que « Petit Homme », « Tu me veux blanc » et « Poids ancestral », Storni dénonce l'injustice, l'oppression et la violence symbolique et sociale qui imprègnent le quotidien. Sa voix, à l'instar de celle de Rzepka, ne se contente pas de pointer du doigt la souffrance : elle la transforme en prise de conscience.

Il existe une profonde affinité entre les deux poètes dans leur vision de l'humanité. Rzepka observe ceux qui « errent pauvres à travers le monde / en quête de paix et d'un repas », victimes d'une haine qui ne les concerne pas. Storni, dans une perspective différente, s'intéresse lui aussi aux plus vulnérables, à ceux qui portent des fardeaux qu'ils n'ont pas choisis, à ceux qui souffrent à cause des structures établies.

qui les surpassent. Tous deux écrivent avec une compassion active qui ne se contente pas de déplorer, mais cherche à éveiller les consciences.

La différence entre elles réside dans la manière dont elles construisent cette perspective. Rzepka écrit avec une ampleur quasi chorale : son poème embrasse les peuples, les races, les couleurs, des systèmes entiers. Sa voix s'élève comme un appel collectif : « Halte aux armes ! », « Douce détermination ! », « voix qui s'élèvent en chœur ». La paix, selon elle, est un mouvement social, une force qui doit naître de l'union du plus grand nombre. Storni, en revanche, écrit depuis une intimité blessée : sa dénonciation jaillit du corps, de l'expérience personnelle, de la femme qui affronte un monde qui la blesse. Là où Rzepka convoque l'humanité entière, Storni parle depuis la solitude de celle qui résiste.

Et pourtant, toutes deux s'accordent sur un point essentiel : la poésie comme acte de résistance. Rzepka l'affirme sans ambages : « Face à l'horreur, semons la poésie. » Storni, même si elle ne le formule pas ainsi, le met en pratique dans chacun de ses vers : sa poésie est une forme de rébellion, une manière de dire ce que le monde tente de faire taire. Tous deux croient au pouvoir des mots comme outil de transformation, comme espace où la vie peut s'épanouir.

Il existe également une appréciation commune de la beauté comme forme de réconciliation. Rzepka imagine des fleurs de couleurs variées qui embellissent les lieux, offrant leur parfum sans distinction de couleur. Storni, dans nombre de ses poèmes, se tourne elle aussi vers la nature comme symbole de liberté, de pureté et de vérité. Toutes deux trouvent dans la beauté un chemin vers la paix.

Ainsi, « Pour la paix » peut être lu comme un prolongement contemporain de la sensibilité éthique qu'incarnait Alfonsina Storni en son temps : la certitude que la poésie n'est pas un refuge, mais une arme lumineuse ; que la paix ne s'hérite pas, mais se construit ; que la vie, même blessée, peut recommencer à chaque pas.

G. Campisi

ALLEZ-Y, JE CROIS

Kurt F. Svatek

Le son de la paix, que
beaucoup croyaient avoir si profondément ancré dans leurs
oreilles, comme il est vite
oublié devant le hurlement frénétique des
sirènes, le rugissement des moteurs d'avion, le fracas des
bombes !

Existe-t-il une harpe d'ange
qui la joue sans cesse pour ceux
qui ne veulent pas l'entendre ?
Existe-t-il des langages d'anges
qui parlent de paix depuis si longtemps
que, même tardivement, on les entend encore ?

Existe-t-il des colombes
qui battent des ailes devant des paupières aveugles
jusqu'à ce que tous, même ceux qui ne le veulent pas,
perdent de vue la guerre ?
Existe-t-il une averse
qui emporte aussi les pensées ?

Tout cela existe-t-il en dehors des rêves ?

Existe-t-il une chose telle que le son doux mais constant de la paix ?

Peut-être, mais cela existe bel et bien.

Et pourtant, ce n'est pas sûr.

Cependant : Va, pensiero, sull'ali dorate,

Vole, pensa-t-elle, sur des ailes dorées.

Kurt F. Svatek – Né à Vienne en 1949, Kurt F.

Svatek est une figure marquante de la scène littéraire autrichienne.

Il a notamment été vice-président de la section de Basse-Autriche et trésorier du PEN Club autrichien. Son œuvre vaste et diversifiée comprend des recueils de poésie, des aphorismes, des essais, des nouvelles, des haïkus et deux romans, ainsi que des articles de philologie et un ouvrage didactique. Tout au long de sa carrière, ses écrits ont paru dans de nombreuses revues et ont été traduits dans une multitude de langues, touchant ainsi un lectorat sur plusieurs continents. Ce rayonnement international lui a valu de nombreuses récompenses et distinctions internationales, faisant de lui un auteur dont les mots transcendent les frontières et les genres.

Kurt F. Svatek et Antonio Machado :

Deux voix remettent en question la paix de la fragilité du monde

Lire Va, pensiero de Kurt F. Svatek, c'est pénétrer dans un territoire où la paix apparaît comme un son ténu, presque imperceptible, luttant pour survivre au milieu du tumulte du monde. Le poème progresse à partir d'une douloureuse prise de conscience – la facilité avec laquelle

Que nous oublions la paix avant les sirènes, les moteurs et les bombes – pour nous tourner vers une série de questions qui sonnent à la fois comme une lamentation et un espoir : existe-t-il des harpes d'anges ? Des langues qui parlent de paix jusqu'à ce qu'on les entende ? Des colombes capables de nous contraindre à voir au-delà de la guerre ? Une averse qui emporte jusqu'à la pensée ? Svatek écrit dans le doute, dans l'incertitude, d'un rêve qui ignore s'il peut exister hors des rêves. Et pourtant, dans le dernier vers, la citation de Verdi – Va, pensiero, sull'ali dorate – ouvre une brèche lumineuse : la pensée peut s'envoler, même portée par les ailes dorées du désir.

Cette manière d'interroger la paix du point de vue de la fragilité humaine trouve un profond écho dans Antonio Machado, l'un des grands classiques espagnols dont l'œuvre est imprégnée par le

La conscience de la souffrance collective et la quête d'un espoir tenace. Machado, notamment dans Campos de Castilla, contemple lui aussi un monde déchiré par la violence, l'injustice et l'aveuglement moral. Et, à l'instar de Svatek, il répond par des questions plutôt que par des certitudes. Dans des poèmes tels que « Guerre ? », « À un orme sec » et « L'éphémère lendemain », Machado s'interroge : la régénération est-elle possible ? La vie peut-elle jaillir d'un tronc blessé ? L'espoir peut-il survivre au tumulte de l'histoire ? Sa voix, comme celle de Svatek, ne proclame pas : elle doute, observe, questionne.

Il existe une affinité manifeste entre les deux poètes dans leur conception de la paix, tant sur le plan moral que symbolique. Svatek imagine des harpes, des colombes, des averses torrentielles, des anges : autant de figures qui tentent d'éveiller une humanité réticente à l'écoute. Machado, avec sa retenue castillane, recourt lui aussi aux symboles – l'arbre, la fontaine, la terre, la lumière – pour évoquer la dignité humaine et la nécessité d'une renaissance intérieure. Tous deux comprennent que la paix n'est pas un décret politique, mais un état d'âme qu'il faut apprendre, écouter, presque révéler.

La différence entre eux réside dans le ton. Svatek Il écrit avec une sensibilité d'Europe centrale empreinte d'une douce ironie et d'une mélancolie contemplative. Son poème est une succession de questions qui ne cherchent pas de réponses immédiates, mais plutôt une prise de conscience.

Machado, en revanche, écrit avec une gravité éthique qui découle du paysage et de l'histoire espagnole. Sa voix est plus concrète, plus proche des souffrances du peuple, plus engagée dans la dénonciation. Là où Svatek interroge, Machado avertit. Là où Svatek rêve, Machado exhorte.

Et pourtant, tous deux convergent sur un point essentiel : la paix est un son fragile qui peut se perdre dans le tumulte du monde, mais qui peut aussi renaître si nous apprenons à l'écouter. Svatek le suggère dans sa question finale : « Le doux et constant son de la paix existe-t-il ? » Machado aurait répondu par l'un de ses vers les plus intimes : « Le chemin se fait en marchant. » Pour l'un comme pour l'autre, la paix n'est pas un état : c'est un voyage, un apprentissage, un envol de la pensée.

Ainsi, côte à côte, Kurt F. Svatek et Antonio Machado semblent dialoguer depuis deux univers géographiques distincts – l'un d'Europe centrale, l'autre castillan – mais avec une sensibilité commune : la conviction que la paix est un idéal qui se construit par l'écoute, la prise de conscience et les mots. Et que la poésie, lorsqu'elle ose poser des questions, peut devenir la première forme de réponse.

G. Campisi

AU NOM DE LA PAIX

Encarna Gómez Valenzuela

Appelons à la paix afin
que, par elle, la vérité, l'amour,
l'espoir et la solidarité
puissent rayonner dans le monde.

Appelons à la paix et à la justice afin
que les pauvres aient du pain, les
chômeurs du travail,
les personnes âgées de
l'affection, les enfants un foyer, une
école, des parents et tout
l'amour que nous pouvons leur donner.

Appelons à la paix pour
éradiquer la violence, afin qu'il n'y ait
plus de guerres ni de conflits, afin que
les êtres humains ne subissent plus de
marginalisation, d'abus, de mépris ni d'injustice.
Éradiquer la souffrance de cette planète.

Appelons à la paix et à la tolérance.
Aidons notre frère, notre ami et notre voisin.
Faisons preuve de soutien et de
compréhension envers l'immigrant qui ne
possède rien, si ce n'est ses mains vides, car il lui manque tout.

Appelons à la paix et à l'harmonie afin
que la compréhension entre toutes
les cultures, ethnies et peuples
devienne une réalité.

Pour améliorer le monde et ne pas être la nuit
ni tristesse ni désolation du chagrin.

Éradiquons l'injustice de ce pays.
cruauté et discrimination,
chagrin et colère, fierté,
arrogance et peur.

Au nom de la paix, j'appelle à la compréhension
et l'égalité pour tous les êtres humains,
aux peuples, aux pays et à leurs peuples.
Offrons notre aide à ceux qui en ont besoin.
Apprenons tous à vivre ensemble, comme des frères et sœurs.

La vie est un combat quotidien
qui parfois pèse lourd et accable
et sombre dans le découragement.
Ce sera plus supportable, plus léger, plus doux.
Si quelqu'un nous aide, nous sourit et nous encourage,
Si quelqu'un nous apprend que le soleil, chaque matin,
peut briller à nouveau, comme un feu de joie lumineux,
dans le cristal limpide de nos pupilles.

Encarna Gómez Valenzuela est née à Pegalajar (Jaén), en Espagne. Institutrice, elle s'investit dans la promotion de la lecture auprès des élèves et est membre active de plusieurs associations littéraires. Fascinée par la magie de la littérature, elle recrée des récits issus de la tradition orale de son enfance. Elle écrit ses propres poèmes et récits : nouvelles, romans, articles journalistiques et critiques littéraires d'auteurs qu'elle a lus. Elle se consacre également à la promotion et au soutien d'autres écrivains contemporains.

Encarna Gómez Valenzuela et Antonio Machado : deux voix de Jaén cet appel à la paix du point de vue de la dignité humaine

Dans * Au nom de la paix*, la poésie d'Encarna Gómez Valenzuela se déploie comme une invocation vaste, généreuse, presque liturgique. Chaque strophe s'ouvre sur un appel – « Invoquons la paix » – qui résonne comme un battement de cœur, un rythme qui soutient l'ensemble du poème. L'auteure ne se contente pas de souhaiter la paix : elle l'invoque, la revendique, l'exige comme un droit fondamental de tout être humain. Sa voix s'élève d'une éthique profondément compatissante : du pain pour les pauvres, du travail pour les chômeurs, de l'affection pour les personnes âgées, l'école et un foyer aimant pour les enfants. La paix, à ses yeux, n'est pas un concept abstrait : elle est justice, elle est bienveillance, elle est dignité.

Cette sensibilité trouve un écho naturel chez Antonio Machado, le grand poète né à Séville mais profondément lié à la province de Jaén, où il a vécu, enseigné et écrit certains de ses vers les plus mémorables.

Dans Campos de Castilla, Machado conçoit également la paix comme un devoir moral né du respect de la personne humaine et de la dénonciation de l'injustice. Sa vision de l'Espagne — blessés par la pauvreté, les inégalités, la violence sociale— Ce thème trouve un fort écho dans le poème d'Encarna, qui observe également un monde où « les peuples ensanglantés » avancent lentement vers la mort.

Les deux poètes partagent une conviction essentielle : la paix est impossible tant que persistent la marginalisation, le mépris et les abus. Encarna l'affirme clairement : « Éradiquons la souffrance de cette planète. » Machado, sur un ton plus sobre, dénonce lui aussi la cruauté et l'arrogance.

L'arrogance qui corrompt la vie collective. Tous deux comprennent que la paix n'est pas seulement l'absence de guerre, mais aussi la présence de la justice.

La différence entre eux réside dans la manière dont ils expriment cet espoir. Encarna écrit d'une voix chorale et communautaire : elle appelle les peuples, les cultures, les ethnies et les pays. Son poème est un appel collectif, un manifeste éthique qui cherche à unir l'humanité dans un geste de solidarité. Machado, quant à lui, écrit à partir de la contemplation du paysage et de l'histoire : sa voix est celle d'un vagabond qui observe, réfléchit et dénonce. Là où Encarna appelle, Machado médite. Là où elle exhorte, il questionne.

Et pourtant, ils s'accordent sur un point crucial : la nécessité d'éduquer à la paix. Encarna imagine une guerre écrite par les enfants, une guerre de lettres, d'apprentissage, de développement intérieur. Machado, dans nombre de ses poèmes, perçoit lui aussi l'enfance comme un espace de pureté, de vérité, de possibilités. Pour tous deux, l'éducation est la voie vers un monde plus juste.

Il existe également une affinité dans leur vision du quotidien. Encarna écrit : « La vie est un combat quotidien qui, parfois, pèse lourd et accable. » Machado, dans ses vers les plus intimes, reconnaît lui aussi cette lassitude, ce découragement qui accompagne l'humanité. Mais tous deux trouvent un geste qui apporte du réconfort : un sourire, une main tendue, un rayon de soleil qui brille à nouveau. L'espoir, chez l'un comme chez l'autre, est humble et pourtant tenace.

Ainsi, Au nom de la paix peut être perçu comme un prolongement contemporain de l'esprit de Machado : la poésie comme responsabilité morale, comme défense des faibles, comme semence de lumière dans un monde blessé. Encarna Gómez Valenzuela s'inscrit dans cette tradition et la transforme en un appel urgent, adressé à tous, sans exception. Car la paix – à l'instar de la poésie – n'existe que lorsqu'elle est partagée.

G. Campisi

SOLDAT

Patricia Vena

Posez votre fusil,
soldat, et
prenez la houe.
Descends du char,
soldat, et
monte sur le tracteur.
Arrêtez de détruire
et essayez de créer.
Faites-le tous
ensemble, allez
de l'autre côté, loin du front,
laissez les
généraux, les politiciens et
les dirigeants régler le
problème.
Rentrez chez vous,
embrassez vos femmes,
vos enfants,
vos pères et
vos mères.
Dansez et chantez,
levez vos verres et
portez un toast à la Paix,
un toast à la Vie, un
toast à l'Avenir.

Patricia Vena – Poétesse, écrivaine et traductrice. Elle vit dans la région des Marches. Elle a publié plusieurs recueils de poésie et de nouvelles, dont des éditions bilingues (italien-espagnol).

Patricia Vena et Atahualpa Yupanqui : deux voix argentines lui parlaient au soldat de l'humanité

À la lecture de « Soldat » de Patricia Vena, on perçoit que la poétesse s'adresse à un homme précis, de chair et de sang, mais aussi à un symbole : l'être humain prisonnier d'une machine qu'il n'a pas choisie. La voix du poème n'ordonne pas : elle invite. Elle n'accuse pas : elle comprend. Elle demande au soldat de déposer son fusil, d'abandonner le char, de retourner à la terre, chez lui, auprès des siens.

C'est un appel à retrouver ce que la guerre — n'importe quelle guerre — nous enlève : l'humanité.

Ce geste, si direct et si argentin, trouve un écho immédiat dans l'œuvre d' Atahualpa Yupanqui, qui, tout au long de sa vie, a écrit et chanté sur la dignité de l'homme ordinaire, sur l'injustice, sur la nécessité de retourner à la terre et au travail créatif.

Dans nombre de ses textes et poèmes, Yupanqui s'adresse aussi à l'homme souffrant, loin de chez lui, contraint de porter une arme. Son point de vue, à l'instar de celui de Vena, est empreint d'une profonde compassion : il ne juge pas l'individu, mais le système qui le pousse à la violence.

Dans « Soldat », le poète propose un geste simple et pourtant révolutionnaire : échanger une arme contre un outil, un char contre un tracteur. Yupanqui, de par sa vision créole du monde, aurait parfaitement compris ce geste. Pour lui, la terre était un lieu de vérité, de travail honnête, d'identité. La guerre, en revanche, était toujours une imposition extérieure, une rupture de la vie.

Ordre naturel de la vie.

Il y a autre chose qui les unit : la défense du quotidien comme espace sacré. Vena invite le soldat à rentrer chez lui, à embrasser sa famille, à porter un toast à la vie et à l'avenir. Yupanqui, dans ses vers, revient lui aussi sans cesse au foyer, à la ferme, à l'âtre, à la famille comme essence même de leur existence.

Les deux poètes savent que la paix n'est pas une idée abstraite : c'est une étreinte, une table partagée, un chant, un verre levé.

Et pourtant, l'aspect le plus frappant de cette comparaison ne réside pas dans ce qu'ils disent, mais dans la manière dont ils le disent. Vena écrit avec une clarté lumineuse, presque urgente, comme quelqu'un qui tente de sauver quelqu'un avant qu'il ne soit trop tard. Yupanqui, avec son ton posé et la sagesse d'un homme de la campagne, parle lui aussi avec une urgence morale, mais avec la sérénité de celui qui comprend les rythmes de la terre et de la vie.

Tous deux, chacun issu de son époque et imprégné de sa propre sensibilité, semblent dire au soldat – et à nous tous – que le véritable courage ne réside pas dans la guerre, mais dans la capacité de choisir la vie. Que la paix n'est pas la passivité, mais un acte de bravoure. Que l'avenir ne se construit pas avec des armes, mais avec des mains travailleuses et des cœurs aimants.

Ainsi, face à face, Patricia Vena et Atahualpa Yupanqui se révèlent être deux voix argentines qui, empruntant des chemins différents, arrivent à la même vérité : l'humanité est plus forte que la guerre, et la poésie est une façon de s'en souvenir.

G. Campisi

PAIX

Juan Emilio Ríos Vera

La paix, quel mot retentissant et
juste, qui, avec seulement trois lettres,
est comme un coup de canon

inondant le monde de lumière.

La paix, quel mot audacieux et
courageux, qui n'a besoin
d'aucune lettre ni syllabe de plus
pour unir les hommes

autour de la coexistence, de l'échange
et de la concorde.

La paix, quel miracle pour l'humanité de
concentrer tout l'espoir d'un monde
uni en une seule voix, retentissante,
définitive, indéniable et puissante.

La paix est simple et claire,
transparente, ferme et absolue.
Rien n'est aussi pur et aussi indestructible.
Par conséquent, ne permettons à
personne de la souiller en posant leurs
mains tachées de sang sur son
corps blanc, immaculé, limpide et
cristallin.

Préservons son nom et sa
signification grâce à l'arme exclusive de
l'alliance de tous les peuples du monde
unis dans la poursuite d'un
idéal de coexistence et de
respect.

Chacun trouve sa place dans le mot paix,
malgré son espace apparemment restreint, avec
ses différentes cultures, ses coutumes ancestrales,
ses couleurs diverses.

leurs langues très différentes, leurs rites et leurs croyances
si distants et même antagonistes,

leurs particularités qui façonnent leur compréhension du monde
de manières si naturelles et uniques.

Personne n'est laissé en paix.

Il n'y a ni frontières, ni douanes, ni murs, ni rien d'autre.

drapeau blanc et immaculé où

Toutes les couleurs de la palette conviennent.

Toute paix est un espace ouvert

au métissage, à l'échange, à la fusion,

au dialogue, aux réjouissances, au mélange

des idées, des races, des visions du monde, des langues,

coutumes, croyances et cultures,

défendu avec passion et enthousiasme,

mais avec l'arme ultime des mots.

Juan Emilio Ríos Vera - Né à Algésiras (Espagne) en 1966.

Diplômé en philologie hispanique. Président de l'Athénée « José Román »

d'Algésiras et de la section VI de l'Institut d'études du Campo de Gibraltar.

Président du groupe poétique « José Luis Cano ». Membre de l'Athénée

républicain « Blasco Ibáñez » de Valence et de l'Association des poètes pour

les droits de l'homme. Prix de poésie « Aljabibe » (2012). Bouclier d'or de

l'Union nationale des écrivains (2014), médaille Saint-Isidore de Séville de

l'UNEE (2018), insigne d'or de la ville d'Algésiras. Poète, narrateur,

chroniqueur et romancier. Président fondateur de l'Athénée de Manilva.

Crieur public de la Foire du livre d'Algésiras, dédiée à l'Ateneo d'Algésiras en

2019. Président du Rotary Club international d'Estepona-Sotogrande, poste

qu'il occupe depuis juillet 2021. En 2021, il a reçu, entre autres distinctions,

l'Étoile d'or décernée par le collectif Universal Poetic Utopia, le Bouclier

d'argent de l'Union mondiale hispanique des poètes et la médaille du mérite

littéraire de la communauté littéraire de lecteurs « Les Oiseaux de l'âme ».

Parmi ses œuvres figurent : * Engendros de la ira* (poésie), * La última

columna antes del precipicio* (articles de presse) et * El caserón de la

malmuerta*.

(nouvelles), La Femme squelette (légende illustrée). Elle a publié son premier

roman : Abdul, le Maure asturien, avec Ahmed Ksiri, et après

Le retour de l'hirondelle, ils travaillent déjà sur un troisième qui s'intitulera

Toutes les couleurs du ciel.

Juan Emilio Ríos Vera et José María

Pemán : deux hommes de Cadix qui élèvent

le mot « paix » jusqu'à ce qu'il devienne
dans un idéal universel

La poésie de Juan Emilio Ríos Vera dans *Paz* se construit comme un hymne lumineux, une célébration du mot lui-même plutôt que d'un concept abstrait. Dès le premier vers – « Paix, quel mot retentissant ! » – le poète métamorphose le terme en un objet quasi sacré, un noyau de sens capable de contenir tout l'espoir de l'humanité en trois lettres. Son poème se déploie comme une méditation grandissante : la paix est audacieuse, inflexible, définitive ; c'est un miracle qui concentre en un seul souffle la possibilité d'un monde solidaire. Ríos Vera ne décrit pas la paix : il l'invoque, la protège, la défend contre ceux qui pourraient la profaner. Et, surtout, il le conçoit comme un espace ouvert où toutes les cultures, toutes les races, toutes les langues trouvent leur place, un territoire sans frontières où la diversité ne divise pas, mais enrichit.

Cette manière d'élever le verbe au rang de symbole absolu trouve un profond écho dans l'œuvre de José María Pemán, l'un des auteurs classiques les plus représentatifs de Cadix. Pemán, notamment dans ses poèmes les plus lyriques et dans ses textes à caractère humaniste, conçoit lui aussi certaines valeurs – harmonie, concorde, beauté – comme forces capables d'unir les êtres humains

Au-delà de leurs différences, son écriture, marquée par une sensibilité musicale et solennelle, partage avec celle de Ríos Vera le désir de faire du mot une bannière, un espace où l'humanité puisse se reconnaître.

Il existe une affinité manifeste entre les deux poètes quant à leur conception de l'universalité. Ríos Vera affirme que « le monde entier s'inscrit dans le mot paix », malgré la diversité de ses couleurs, de ses croyances et de ses coutumes. Pemán, fort de sa sensibilité classique, défend lui aussi l'idée d'une culture profondément espagnole, capable de dialoguer avec l'universel. Chez l'un comme chez l'autre, la parole devient un pont, un lieu de rencontre, un terrain d'entente.

La différence entre eux réside dans la manière dont ils construisent cet idéal. Ríos Vera écrit avec une clarté contemporaine, directe, presque festive. Son poème est un chant ample, un manifeste ouvert sur l'avenir. Pemán, quant à lui, écrit dans une tradition plus solennelle, davantage ancrée dans la rhétorique classique et la musicalité du vers. Là où Ríos Vera exalte la diversité comme richesse, Pemán tend à rechercher l'unité par l'harmonie esthétique et morale. Mais tous deux s'accordent sur le fait que le mot...
Lorsqu'elle est authentique, elle peut devenir une arme pacifique, un outil d'harmonie.

Il existe également un point de convergence particulièrement significatif : la défense de la pureté symbolique. Ríos Vera écrit : « Ne laissons personne la souiller », faisant référence à la paix comme à un corps blanc et immaculé. Pemán, dans nombre de ses poèmes, recourt lui aussi à l'image de la blancheur.

La pureté, le cristallin, métaphore des valeurs à préserver. Les deux poètes utilisent la lumière comme symbole de vérité et d'espoir.

Et pourtant, leur affinité la plus profonde réside dans la conviction que la paix – à l'instar de la poésie – est un acte humain. Elle ne naît ni des gouvernements ni des institutions, mais de la volonté du peuple, de l'alliance entre les cultures, de la parole partagée. Ríos Vera l'affirme clairement : la paix se défend « avec l'arme ultime de la parole ». Pemán, fidèle à sa tradition classique, aurait reconnu dans cette phrase l'essence même de la littérature : la parole comme force morale.

Ainsi, placés face à face, Juan Emilio Ríos Vera et José María Pemán semblent dialoguer depuis deux Cadix distincts – l'un contemporain, l'autre classique – mais animés d'une même sensibilité : la certitude que la paix est un idéal bâti sur le langage, la beauté et le respect. Et que la poésie, lorsqu'elle est écrite à partir de cette conviction, peut devenir un espace où le monde entier trouve sa place sans exclure personne.

G. Campisi

VENTS BONS ET SAGES

Bella Clara Ventura

La marée m'apporte des rêves.

Des lettres apparaissent sur chaque vague.

Des larmes humides coulent sur mon visage.

La lettre P est installée dans les yeux.

Le A dans odeur.

Le Z correspond aux chaussures.

Je marche vers la paix sans fouler le sol de ses mystères.

Il se donne à fond dans sa musique.

Le céleste et le divin envahissent mon corps.

Sa présence est établie dans la bouche.

Un appel se fait entendre.

Il lui faut sa voix.

Le cœur garde le sentiment de savoir
qu'elle est à nous.

Je la caresse jour et nuit.

Cela me tient éveillé un instant.

Je souhaite ardemment que chaque

être humain comprenne que

la paix est notre essence.

Un travail intérieur précieux, digne

d'applaudissements.

Parfum de l'humanité.

La rosée de chaque matin au réveil.

Des vents sages et bénéfiques.

Elles savent où déposer leur beauté.

Il transmet ses dons.

Des cadeaux d'amour.

Fontaine de bien-être.

Source de splendeurs.

Bella Clara Ventura, poétesse et romancière colombienne, mexicaine et israélienne, a publié plus de quarante ouvrages à travers le monde, dont des traductions, et a reçu de nombreux prix. Elle a été invitée à des événements littéraires sur les cinq continents. En 2010, elle a reçu un doctorat honoris causa de l'Académie américaine des arts et des lettres. L'Université Santo Tomás de Bogota l'a classée parmi les cinquante femmes les plus importantes de la culture. Elle n'a de cesse d'écrire car, pour elle, l'écriture est essentielle à sa vie, sa raison d'être et le moyen de s'exprimer. Elle aime la littérature ; elle la comble de joie et, à travers l'écriture, elle trace son propre chemin.

Bella Clara Ventura et Jacobo Fijman :
deux sensibilités mystiques et poétiques unies
à travers la recherche intérieure de la paix

La poésie de Bella Clara Ventura dans *Buenos y sabios vientos* se déploie comme une expérience sensorielle et spirituelle. La paix n'y est ni un concept abstrait ni un idéal social : c'est une présence vivante qui prend forme dans le corps, qui circule à travers les sens, qui s'installe dans les yeux, dans le nez, dans la bouche. L'auteure métamorphose le mot paix en un organisme qui respire, qui vibre, qui s'abandonne à une musique « céleste et divine ». Chaque lettre – P, A, Z –

Elle devient un signe qui se sent à même la peau, qui accompagne le chemin, qui guide une transformation intérieure. La paix est essence, parfum, rosée, don, source. Elle ne se conquiert pas : elle se reconnaît. Elle ne s'impose pas : elle s'éveille.

Cette conception de la paix comme un phénomène intime, presque mystique, trouve un profond écho dans l'œuvre de Jacobo Fijman, le grand poète argentin d'origine juive, né en Moldavie mais formé et établi au Mexique, figure singulière de la poésie latino-américaine. Fijman, à l'instar de Ventura, appréhende l'expérience spirituelle comme un processus sensoriel et lumineux. Dans ses poèmes, la lumière imprègne le corps, les mots deviennent révélation et la paix – rarement nommée – apparaît comme un état de grâce, un rayonnement intérieur qui transforme la perception du monde.

Les deux poètes partagent une sensibilité qui

appel
On pourrait la qualifier de mystique-corporelle : la spiritualité ne se vit pas par la pensée, mais par l'expérience corporelle. Ventura écrit : « La paix envahit mon corps. » Fijman, dans nombre de ses vers, laisse la lumière « pénétrer par les yeux », « embraser l'âme », « purifier le sang ». Tous deux conçoivent l'expérience intérieure comme un événement physique et palpable qui transperce les sens et les redéfinit.

La différence entre eux réside dans la direction de cette expérience. Ventura aspire à la célébration : son poème est un chant, une étreinte, une caresse. La paix est un don, un parfum, une rosée qui éveille l'humanité. Fijman, quant à lui, aspire à l'ascension : sa poésie est plus austère, plus dépouillée, plus marquée par la quête du divin au cœur de la souffrance. Là où Ventura caresse, Fijman purifie. Là où elle danse avec les vents, il s'élève vers la lumière. Mais tous deux s'accordent à dire que la paix est un travail intérieur, un état atteint par la transformation de l'âme.

Il existe également une affinité dans leur rapport au langage. Ventura joue avec les lettres, les répartissant sur le corps, les transformant en signes vivants. Fijman, issu de sa tradition mystique, conçoit lui aussi le mot comme un instrument de révélation : chaque terme est une clé, un symbole, un pont vers l'invisible. Tous deux croient au pouvoir créateur du mot, à l'espace où le spirituel se matérialise.

Et pourtant, leur affinité la plus profonde réside dans la conviction que la paix – comme

La poésie est un don qui se reçoit et se partage.

Ventura écrit : « Je le souhaite ardemment pour les autres...

afin qu'ils comprennent que la paix est notre essence. » Fijman,

par son silence lumineux, suggère également que la lumière intérieure n'a de sens que lorsqu'elle rayonne vers l'extérieur.

Les autres. Pour les deux, la paix est un état qui s'étend, qui se propage, qui devient un bien commun.

Ainsi, face à face, Bella Clara Ventura et Jacobo Fijman semblent converser depuis deux géographies différentes, l'une colombienne-mexicaine, l'autre juive-mexicaine, mais avec la même sensibilité : la certitude que la paix ne se trouve pas à l'extérieur, mais à l'intérieur ; qu'elle est un vent sage qui sait où accoster ; qu'elle est une splendeur née d'un travail intérieur et qui devient un don pour le monde.

G. Campisi

CIEL DE QUARANTAINE

Miguel Werner

La réinitialisation

mondiale décrétée par les puissances de ce monde
est dans ses derniers soubresauts.

La patiente Cielo

donnera sa réponse.

Les filles et les fils divins

éveilleront le peuple, et les
marionnettes chancelleront.

Le soleil et la lune brilleront d'une

foi renouvelée, aux

côtés des étoiles de l'espoir.

Ils activeront leur éclat et leur amour originels.

Ils embrasseront cette nouvelle humanité

et célébreront ensemble,

en famille et dans la paix, la

liberté de la Création.

Miguel Werner, Buenos Aires, Argentine – Licence en communication sociale (Université nationale d'Entre Ríos, 1998). Il a travaillé pendant dix ans comme photographe social, collaborant avec divers médias, puis pendant dix ans comme correspondant pour une agence de presse internationale. Il a également mené diverses actions journalistiques, éducatives, culturelles, interreligieuses et caritatives auprès de différentes organisations de la société civile.

Miguel Werner et Jorge Luis Borges :
Deux regards de Buenos Aires qui lisent le ciel
en tant que destination partagée

La poésie de Miguel Werner dans *Cielo de cuarentena* (Ciel de quarantaine) naît d'une époque blessée, mais elle ne se contente pas de traiter l'événement superficiellement. Dès les premiers vers – « La réinitialisation globale / décrétée par les puissances de ce monde » – le poème se situe à un seuil : la crise historique n'est que la toile de fond d'une transformation plus profonde. Werner ne décrit pas la pandémie ni ses effets immédiats ; il préfère élever son regard vers un plan symbolique où le Ciel, patient et silencieux, prépare sa réponse. Dans sa vision, l'humanité n'est pas seule : le Soleil, la Lune et les Étoiles brilleront d'une foi renouvelée, éveillant les consciences et accueillant une « nouvelle humanité » qui célébrera la création « comme une seule famille, dans la Paix ».

Cette manière de lire le monde d'en haut, de faire des étoiles des interlocutrices et de l'histoire une scène métaphysique, trouve un écho naturel chez Jorge Luis Borges, le grand poète classique de Buenos Aires. Borges, quoique plus sceptique et moins prophétique, conçoit lui aussi l'univers comme une tapisserie de symboles où chaque événement humain se reflète dans le ciel. Dans nombre de ses poèmes, le Soleil, la Lune et les étoiles ne sont pas de simples éléments décoratifs : ils sont les signes d'un ordre secret, d'une vérité plus intuitive qu'explicite.

Il comprend. Werner, fort de sa sensibilité contemporaine, s'approprie cette tradition et la transforme en un chant d'espoir.

Il existe une affinité évidente entre les deux poètes dans la manière dont ils relient l'humain au cosmique.

Werner écrit avec la conviction que les étoiles participent au renouveau spirituel de l'humanité. Borges, dans un ton plus sobre, aurait reconnu dans cette vision la structure symbolique qu'il explorait lui-même : l'univers comme un livre ouvert, où chaque lumière est un mot et chaque ombre, un mystère. Tous deux comprennent que le ciel n'est pas un paysage, mais un langage.

La différence entre eux réside dans leur interprétation du langage. Werner écrit sous l'angle de l'espoir : son poème annonce un éveil, une célébration, une humanité réconciliée. Borges, en revanche, écrit sous l'angle du doute métaphysique : son regard est plus contemplatif, plus interrogateur, moins confiant dans la possibilité d'une rédemption collective. Là où Werner entrevoit un avenir radieux, Borges voit un labyrinthe. Là où Werner proclame, Borges médite. Mais tous deux s'accordent à dire que la poésie est le pont entre l'humanité et l'éternité.

Il existe également un point de convergence dans leur conception de la crise. Pour Werner, la crise mondiale est le prélude à une renaissance spirituelle. Pour Borges, la crise – qu'elle soit personnelle ou historique – est un moment de révélation, un instant où les êtres humains prennent conscience de leur fragilité et de leur destin. Les deux poètes perçoivent dans la rupture une occasion de dépasser l'immédiat.

Et pourtant, leur plus profonde affinité réside dans la conviction que la paix est un état d'esprit plutôt qu'une condition politique. Werner l'affirme explicitement : la nouvelle humanité célébrera la création « en famille, dans la paix ».

Borges, même s'il ne le formule pas ainsi, suggère dans nombre de ses poèmes que la véritable paix est intérieure, une sérénité qui naît de la reconnaissance de notre place dans l'univers.

Ainsi, placés face à face, Miguel Werner et Jorge Luis Borges semblent converser depuis deux Buenos Aires différents – l'un contemporain, l'autre classique – mais avec la même sensibilité : la certitude que le destin humain se joue autant dans l'histoire que dans le ciel, et que la poésie, lorsqu'elle ose regarder vers le haut, peut révéler le sens caché de notre époque.

G. Campisi

Conclusion

Ce recueil, Dialogues de paix : Poètes contemporains en dialogue avec les classiques hispaniques, s'achève sur la même conviction qui a présidé à sa conception : la certitude que la poésie est un territoire où se rencontrent les époques, où dialoguent les blessures et où renaît l'espoir. Au fil de ces pages, des voix contemporaines issues de diverses régions du monde ont dialogué avec les grands maîtres de la tradition hispanique, non pour se réfugier dans le passé, mais pour éclairer le présent d'une perspective plus large, plus profonde et plus humaine.

Chaque analyse comparative a démontré que, malgré les différences d'époque, de style et de sensibilité, les poètes partagent le même élan essentiel : témoigner de la condition humaine. Qu'il s'agisse de la guerre ou de la nature, du souvenir ou de l'intimité, de la dénonciation ou de la contemplation, tous écrivent pour comprendre et apaiser. La paix – thème central de ce livre – apparaît ainsi non comme un idéal abstrait, mais comme un devoir éthique qui transcende les générations.

Les classiques hispaniques fournissent les racines, la tradition, la profondeur historique. Les poètes contemporains y apportent l'urgence, la plaie ouverte, le besoin de parler maintenant. Entre eux se tisse un pont qui démontre que la littérature n'est pas une succession de voix isolées, mais

un dialogue continu qui transcende les siècles et les frontières.

Ce livre invite le lecteur à écouter cette conversation. À découvrir que la poésie peut être un acte de résistance lumineuse, un espace de réconfort, un geste de responsabilité. Et, surtout, à comprendre que la paix – à l'image du mot –

Elle n'existe que lorsqu'elle est partagée.

Que ces pages servent donc de rappel et d'engagement : la poésie demeure un lieu où l'humanité peut se rencontrer, se reconnaître et marcher vers la lumière sans laisser personne derrière, comme l'écrit ma femme dans son dernier poème.

G. Campisi



Notice biographique

Giovanni Campisi, éditeur, écrivain, poète et essayiste, traducteur critique littéraire, est né à Galati Mamertino en 1956. Au cours de ses trente-cinq années d'activité littéraire, il a reçu de nombreux prix en Italie et, surtout, à l'étranger.

Parmi les distinctions les plus importantes figurent plusieurs nominations au prix Nobel de la part d'associations culturelles internationales, un doctorat honorifique en sciences humaines décerné par l'Université interaméricaine d'études humanistes (Floride, États-Unis) et un diplôme honorifique .

Doctorat en littérature (Litt.D.) décerné par le Centre international de traduction et de recherche en poésie, enregistré simultanément aux États-Unis et en République populaire de Chine.

Il a écrit de nombreux essais dans plusieurs langues.

Cette année, il a publié :

- L'Universo Donna nella Poetica di Ornella Cappuccini (en italien),
- L'Universo Donna nei Dipinti di Maria Kalatzi (en grec),
- Weibliche Identitätsmodelle in der Poetik Kurt Svateks (en allemand),
- Le voci della foresta, essai, récit et poésie (en italien et anglais).

Index général

Préface à Dialogues de paix : poètes contemporains	3
En conversation avec les classiques hispaniques	6
Personne ne doit être laissé pour compte, Renza Agnelli	8
La paix comme héritage et comme mission :	
Renza Agnelli en dialogue avec Antonio Machado	11
Guerre et Paix, María del Carmen Aranda	13
María del Carmen Aranda et Francisco de Quevedo : deux regards madrilènes sur la blessure du monde	15
La Fleur de la Paix, María Cristina Azcona	16
María Cristina Azcona et Leopoldo Lugones : deux visions argentines de la paix et de la lumière	19
Tandis que les épées rouillent,	
Antonia María Carrascal	21
Antonia María Carrascal et Gustavo Adolfo	
Bécquer : deux voix sévillanes en quête de paix par l'intimité	24
En quête de paix, Higorca Gómez Carrasco	25
Higorca Gómez Carrasco et Joan Maragall	28
dialogue sur la paix et la nature	29
Guerre en Ukraine, Sara Ciampi	31
Sara Ciampi et César Vallejo :	
un dialogue des humanités blessées	33
La dernière bataille, Vasiliki Dragouni	36
Vasiliki Dragouni et Octavio Paz :	
Deux perspectives nées du chaos	37
Paix, paix, paix, Elias Domingo Galati	37
Elías Domingo Galati et Evaristo Carriego	
en un seul battement de cœur à Buenos Aires	37

La paix ne se construit pas avec des colombes, Isa Guerra	40
Isa Guerra et Tomás Morales	
Face au conflit et à l'espoir, à la	42
paix.	
Azucena de los Ángeles Farías Hernández	45
en dialogue avec le Amado	46
Nervo Jazz Quartet « Song to Freedom »,	
Luis Ángel Marín Ibáñez et	49
Gustavo Adolfo Bécquer avant musique, nuit et	
liberté	51
Je plaide coupable. Un acte de mots et de cicatrices, Ernesto	
Kahan	54
Ernesto Kahan et Juan Gelman : deux voix qui	
écrivent à partir d'une plaie qui ne cesse jamais de saigner	56
La paix dans la nouvelle terre.	
María Consuelo Pons Lafuente	58
en dialogue avec Joaquín Dicenta	60
LA PAZ, Giuseppe Malerba	63
Giuseppe Malerba et Jorge Luis Borges :	
Deux manières d'envisager la paix avec lucidité.	64
PAIX, Soledad Martínez.	66
Soledad Martínez en dialogue avec	
Frère Luis de León	67
Paix en Bosnie-Herzégovine, Pero Pavlović	69
Mais Pavlović en dialogue avec Fray Luis de León	70
Pour instaurer la paix,	
María del Socorro Maestro Payró	72
María del Socorro Maestro Payró	

en dialogue avec Netzahualcóyotl	73
l'Oracle, Cristina Pizarro Soldi	75
avec Oliverio Gironde	76
L'être humain, Chicha Cerecedo Rego Chicha	78
Cerecedo Rego et Rosalía de Castro :	
un dialogue galicien sur la condition humaine	79
Utopie humaine, Susana Ríbolo	81
Susana Ríbolo et Juan L. Ortiz :	
Deux perspectives de Santa Fe sur l'utopie intérieure	82
Pour la paix, María Rosa Rzepka	84
María Rosa Rzepka et Alfonsina Storni :	
Deux voix de Buenos Aires qui sèment la paix	
de la blessure du monde Va,	86
pensiero, Kurt F. Svatek	88
Kurt F. Svatek et Antonio Machado : deux voix qui interrogent	
la paix face à la fragilité du monde	90
Au nom de la paix,	
Encarna Gómez Valenzuela	93
Encarna Gómez Valenzuela et Antonio Machado : deux	
voix de Jaén qui appellent à la paix	
du point de vue de la dignité humaine	95
Soldat, Patricia Vena	97
Patricia Vena et Atahualpa Yupanqui :	
Deux voix argentines s'adressent au soldat.	
de l'humanité	98
Paix, Juan Emilio Ríos Vera	100
Juan Emilio Ríos Vera et José María Pemán :	
Deux personnes de Cadix qui brandissent le mot « paix »	
jusqu'à ce qu'il devienne un idéal universel	102

Bons vents et sages, Bella Clara Ventura	105
Bella Clara Ventura et Jacobo Fijman :	
deux sensibilités mystiques et poétiques unies	
à travers la recherche intérieure de la paix	107
Ciel de quarantaine, Miguel Werner	110
Miguel Werner et Jorge Luis Borges :	
Deux regards de Buenos Aires qui lisent le ciel	
en tant que destination partagée	111
Conclusion	114
Notice biographique	116

Index des auteurs

poètes contemporains	
Agnelli, Renza	6-8
Aranda, María del Carmen	11-13
Azcona, María Cristina	14-16
Carrascal, Antonia María	19-21
Gómez Carrasco, Higorca	24-25
Ciampi, Sara	28-29
Dragouni, Vasiliki	31-33
Galati, Elías Domingo	36-37
Guerra, Isa	40-42
Ángeles Farías Hernández, Azucena de los	45-46
Marín Ibáñez, Luís Ángel	49-51
Kahan, Ernesto	54-56
Pons Lafuente, María Consuelo	58-60
Malerba, Giuseppe	63-64
Martínez, Soledad	66-67
Pavlović, Pero	69-70
Socorro Maestro Payró, María del Pizarro	72-73
Soldi, Cristina Cerecedo,	75-76
Rego Chicha Ríbolo, Susana	78-79
Rzepka, María	81-82
Rosa Svatek, Kurt F.	84-86
	88-90
Gómez Valenzuela, Encarna;	93-95
Vena, Patricia ;	97-98
Rios Vera, Juan Emilio ;	100-102
Ventura, Bella Clara;	105-107
Werner, Miguel	110-111

Classiques hispaniques en dialogue	
Bécquer, Gustavo Adolfo	21-51
Borges, Jorge Luis	111
Carriego, Evaristo	37
Castro, Rosalía de	79
Dicenta, Joaquín	60
Fijman, Jacobo	107
Gelman, Juan	56
Girondo, Oliverio	76
León, Fray Luis de	67-70
Lugones, Leopoldo	16
Machado, Antonio	8-64-90-95
Maragall, Joan	25
Morales, Tomás	42
Nervo, Amado	46
Netzahualcóyotl	73
Ortiz, Juan L.	82
Paz, Octavio	33
Pemán, José María	102
Quevedo, Francisco de	13
Storni, Alfonsina	86
Vallejo, César	29
Yupanqui, Atahualpa	98

Littérature

1. Renza Agnelli ↔ Antonio Machado 1. Poète 8
contemporain — Renza Agnelli • Agnelli, Renza. 6
« Personne ne devrait être laissé pour compte. » Dans le
magazine : CENTRE CULTUREL DE SAN FRANCISCO
SOLANO, réalisé par Marcelo Guerin, Argentine, 2025.
2. Classique hispanique — Antonio Machado • Machado, 8
Antonio. Champs de Castille. Éd. Cathédrale, Madrid.
2. María del Carmen Aranda ↔ Francisco de Quevedo 11
1. Poète contemporaine — María del Carmen Aranda 9
• Aranda, María del Carmen. "Guerre et Paix". Dans : PAX TOTO ORBE
TERRARUM, Edizioni Universum, 2022.
2. Classiques hispaniques — Francisco de Quevedo 11
• Quevedo, Francisco de. Poésie complète. Éd. José Manuel Bleuca,
Gredos.
3. María Cristina Azcona ↔ Leopoldo Lugones 1. Poète 15
contemporain — María Cristina Azcona 14
• Azcona, María Cristina. "La fleur de la paix." Dans : PAX TOTO ORBE
TERRARUM, Edizioni Universum, 2022.
2. Classiques hispaniques — Leopoldo Lugones 15
• Lugones, Léopoldo. Almanach sentimental. Maison d'édition Losada.
4. Antonia María Carrascal ↔ Gustavo Adolfo Bécquer 21
1. Poète contemporaine — Antonia María Carrascal 19

• Carrascal, Antonia María. «Pendant que les épées rouillent». Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, 2022.

2. Classique hispanique — Gustavo Adolfo Bécquer

• Bécquer, Gustavo Adolfo. Comptines et légendes. Éd. Chaise.

5. Higorca Gómez Carrasco ↔ Joan Maragall 1. Poète 25
contemporain — Higorca Gómez Carrasco 24

• Gómez Carrasco, Higorque. "En quête de paix." Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, 2022.

2. Classiques hispaniques — Joan Maragall

• Maragall, Joan. Œuvres complètes. Édition choisie.

6. Sara Ciampi ↔ César Vallejo 1. Poète 29
contemporaine — Sara Ciampi • Ciampi, Sara. 28

« Guerre en Ukraine ». Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, 2022.

2. Classique hispanique — César Vallejo

• Vallejo, César. Poèmes humains. Maison d'édition Losada.

7. Vasiliki Dragouni ↔ Octavio Paz 1. Poète 33
contemporain — Vasiliki Dragouni • Dragouni, Vasiliki. 31

"Le baroud d'honneur". Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.

2. Classiques hispaniques — Octavio Paz

• Paz, Octavio. L'arc et la lyre. Fondo de Cultura Económica de España, Madrid, 1972

8. Elías Domingo Galati ↔ Evaristo Carriego 1. Poète 37
contemporain — Elías Domingo Galati 36

• Galati, Elias Domingo. "Paix, paix, paix." Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.

2. Classique du Río de la Plata — Evaristo Carriego

• Carriego, Evaristo. Messes hérétiques. Éditorial La Cultura Argentine, 1908.

9. Isa Guerra ↔ Tomás Morales 42

1. Poète contemporain — Isa Guerra • Guerra, 40

Isa. "La paix ne se construit pas avec des colombes." Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.

2. Classique des Canaries — Tomás Morales

• Morales, Tomas. Les Roses d'Hercule. Imprimerie La Verdad, Las Palmas de Gran Canaria, 1922.

10. Azucena de los Ángeles Farías Hernández ↔ Bien-aimé Nervo 46

1. Poète contemporain — Azucena de los Ángeles Farías Hernández 45

• Farías Hernández, Azucena de los Angeles. "Paix".

Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.

2. Classique mexicain – Amado Nervo

• Nervo, Amado. Le bien-aimé immobile. Éditorial Maucci, Barcelone, 1922.

11. Luis Ángel Marín Ibáñez ↔ Gustavo Adolfo Bécquer 51

1. Poète contemporain — Luís Ángel Marín Ibáñez 49

• Marín Ibáñez, Luís Ángel. «Quatuor de Jazz «Chanson de la Liberté»» . Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.

2. Classique espagnole — Gustavo Adolfo Bécquer
 - Bécquer, Gustavo Adolfo. Rimes. Imprimerie et librairie Gaspar y Roig, Madrid, 1871.
12. Ernesto Kahan ↔ Juan Gelman 56
1. Poète contemporain — Ernesto Kahan • Kahan, 54
Ernesto. « Je plaide coupable. » Dans : **Publié en 2025.**
2. Classique argentin — Juan Gelman
 - Gelman, Juan. La colère des bœufs. Éditorial Seix Barral, Barcelone, 1971.
13. María Consuelo Pons Lafuente ↔ Joaquín Dicenta 60
1. Poète contemporaine — María Consuelo Pons Lafuente 58
 - Pons Lafuente, María Consuelo. "Paix dans le nouveau pays."
Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique espagnole — Joaquín Dicenta
 - Dicenta, Joaquín. Juan José. Imprenta de la Revista de Legislación, Madrid, 1895.
14. Giuseppe Malerba ↔ Antonio Machado 1. Poète 64
contemporain — Giuseppe Malerba • Malerba, Giuseppe. 63
"Paix" (version espagnole). Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique espagnol — Antonio Machado
 - Machado, Antonio. Champs de Castille. Renaissance, Madrid, 1912.
15. Soledad Martínez ↔ Fray Luis de León 67

1. Poète contemporaine — Soledad Martínez • 66
Martínez, Soledad. "Paix". Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique espagnole — Fray Luis de León
• Fray Luis de León. Poèmes. Imprimerie Benito Cano, Madrid, 1791.
16. Pero Pavlović ↔ Fray Luis de León 1. 70
Poète contemporain — Pero Pavlović • Pavlović, 69
Pero. "Paix". Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique espagnole — Fray Luis de León
• Fray Luis de León. Poèmes. Imprimerie Benito Cano, Madrid, 1791.
17. María del Socorro Maestro Payró ↔ Netzahualcōyotl 73
1. Poète contemporaine — María del Socorro Maestro Payró • 72
Maestro Payró, María del Socorro. "Générer la paix est votre mission." Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique mexicain — Netzahualcōyotl
• Netzahualcōyotl. Chants mexicains (poèmes attribués). Édition fac-similé de la Bibliothèque nationale du Mexique, Université nationale autonome du Mexique (UNAM), 1985.
18. Cristina Pizarro Soldi ↔ Oliverio Gironde 76
1. Poète contemporaine — Cristina Pizarro Soldi 75 ans
• Pizarro Soldi, Cristina. "Oracle". Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.

2. Classique argentine – Oliverio Gironde
 - Gironde, Oliverio. Persuasion des jours. Éditorial Losada, Buenos Aires, 1942.
19. Chicha Cerecedo Rego ↔ Rosalía de Castro 1. 79
Poète contemporain — Chicha Cerecedo Rego 78
 - Cerecedo Rego, Chicha. "L'être humain." Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique galicien — Rosalía de Castro
 - Castro, Rosalía de. Vous baisez les débutants. Juan Compañel, Vigo, 1880.
20. Susana Ríbolo ↔ Juan L. Ortiz 82
 - 1. Poète contemporaine — Susana Ríbolo • 81
Ríbolo, Susana. "L'utopie humaine." Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
 - 2. Classique argentin — Juan L. Ortiz
 - Ortiz, Juan L. Dans l'aura du saule. Éditorial Biblioteca Vigil, Rosario, 1970.
21. María Rosa Rzepka ↔ Alfonsina Storni 1. Poète 86
contemporaine — María Rosa Rzepka • Rzepka, María 84
Rosa. "Pour la paix." Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique argentine — Alfonsina Storni
 - Storni, Alfonsina. Poids ancestral. Dans : Le monde des sept puits, Editorial Tor, Buenos Aires, 1934.
22. Kurt F. Svatek ↔ Antonio Machado 90
 - 1. Poète contemporain — Kurt F. Svatek • Svatek, 88
Kurt F. « Va, pensiero ». Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.

2. Classique espagnol — Antonio Machado
 - Machado, Antonio. Champs de Castille. Renaissance, Madrid, 1912.
23. Encarna Gómez Valenzuela ↔ Antonio Machado 95
 - 1. Poète contemporaine — Encarna Gómez Valenzuela 93
 - Gómez Valenzuela, Encarna. «Au nom de la paix».
- Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique espagnol — Antonio Machado
 - Machado, Antonio. Champs de Castille. Renaissance, Madrid, 1912.
24. Patricia Vena ↔ Atahualpa Yupanqui 1. 98
 - Poète contemporaine — Patricia Vena • Vena, 97
- Patricia. "Soldat". Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique argentin — Atahualpa Yupanqui
 - Yupanqui, Atahualpa. Le payeur persécuté. Editorial Peña Lillo, Buenos Aires, 1957.
25. Juan Emilio Ríos Vera ↔ José María Pemán 102
 - 1. Poète contemporain — Juan Emilio Ríos Vera 100
 - Ríos Vera, Juan Emilio. "Paix". Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.
2. Classique espagnole — José María Pemán
 - Pemán, José María. Poèmes. Maison d'édition Escelicer, Madrid, 1944.
26. Bella Clara Ventura ↔ Jacobo Fijman 1. 107
 - Poète contemporain — Bella Clara Ventura 105

• Ventura, Bella Clara. "Vents bons et sages." Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.

2. Classique argentin — Jacobo Fijman

• Fijman, Jacobo. Œuvres complètes. Éditions culturelles argentines, Ministère de l'Éducation et de la Justice, Buenos Aires, 1956.

27. Miguel Werner ↔ Jorge Luis Borges 1. 111

Poète contemporain — Miguel Werner • Werner, 110

Miguel. "Le paradis de la quarantaine." Dans : PAX TOTO ORBE TERRARUM, Edizioni Universum, Trente, 2022.

2. Classique argentin — Jorge Luis Borges

• Borges, Jorge Luis. Le Créateur. Maison d'édition Emecé, Buenos Aires, 1960.